

UNESCO

# le Courrier

NOVEMBRE 1985 - 7 FF

*Victor Hugo*





## Le Courrier du mois

Novembre 1985

38<sup>e</sup> année

**C**ENT ans après sa mort, les temps semblent mûrs pour sonder d'un œil plus juste les profondeurs de « l'homme océan » et faire apparaître dans toute son unité l'univers immense de celui qui s'est défini une fois lui-même, non sans humour, comme « le Gargantua du beau ».

Si Hugo appartient encore à la mémoire collective, du moins en France, c'est, semble-t-il, de façon de plus en plus fragmentaire ou tronquée. Il n'a pas perdu sa force, sa vitalité, comme le prouve assez l'extraordinaire bouillonnement qu'a suscité la célébration de son centenaire. Mais ne reste-t-il pas, en définitive, aussi mal connu que contesté ?

Le gigantisme d'une œuvre en mouvement dont les tentacules rayonnent dans toutes les directions n'a cessé d'en masquer à la fois le centre et la totalité. On connaît les images successives et partiales qui l'ont chaque fois borné, morcelé — du chanteur bourgeois à l'humaniste libertaire popularisé par la Troisième République, du mage grandiloquent au grand-père barbu et faunesque —, figures plus ou moins légendaires auxquelles Hugo lui-même n'est pas sans avoir contribué.

Aujourd'hui, cette sélection n'est plus de mise. A mesure que se précisent tous les contours du continent Hugo et que l'on perçoit mieux la volonté totalisante qui a présidé à sa création — « La Poésie, c'est la Vertu » a-t-il écrit —, c'est cette totalité irréductible et sa cohérence, son sens qui importent.

On salue l'homme engagé dans l'histoire de son siècle et l'homme d'avenir, celui qui s'est opposé à la peine de mort et a lutté pour les droits de l'homme, pour les peuples opprimés. On reconnaît désormais dans toute son ampleur l'œuvre graphique de Hugo et l'on sait mieux articuler le peintre et l'écrivain.

Mais il reste à découvrir le poète. Au-delà des partis pris et des réticences, idéologiques ou esthétiques, il faut aller à l'inspiré du langage, l'un des plus grands car l'un des plus proches. Bien avant l'heure, Hugo est celui qui a su faire parler « la bouche d'ombre », le voyant qui a libéré un inconscient de paroles. En ce sens, il est « moderne ». Mais il est aussi, dans l'éblouissement de la langue de tous les jours, cette « force qui va », ce questionnement, ce souffle qui ne cesse pas d'espérer et traverse le temps.

Avez-vous lu Victor Hugo ?

Notre couverture : *Château sur un lac* (1857), dessin de Victor Hugo, plume et lavis, rehauts de gouache. Photo tirée de *Victor Hugo, dessins et lavis* par Jacqueline Lafargue © Editions Hervas, Paris, 1983. Collections de la Maison de Victor Hugo, Paris. Nous tenons à exprimer nos vifs remerciements à M. Jean Hervas, qui a généreusement mis à notre disposition les films des photos en couleur qui illustrent son bel album de dessins de Victor Hugo. Toutes nos photos en couleur, y compris celle de la couverture, en sont tirées.

Page 2 : *Portrait de Victor Hugo* par Victor Mottez, vers 1846.

Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo.

Page 39 : *Victor Hugo de trois-quarts*, pointe sèche d'Auguste Rodin (1885). Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo.

Rédacteur en chef : Edouard Glissant



Photo © Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits, Paris

*La pieuvre aux initiales V.H. Dessin de Victor Hugo, vers 1865.*

#### 4 Hugo et la modernité

par Jean Gaudon

#### 4-36 Actes et paroles

1802-1885  
par Evelyn Blewer

#### 9 Le roman siècle

par Victor Brombert

#### 15 Le Sac du palais d'Été

par Victor Hugo

#### 16 Rencontre africaine : le triomphe de Glapiou

par Jacques Téphany

#### 23 Hugo

par René Char

#### 24 « La voix de la justice »

Victor Hugo en Chine  
par Li Meiyang

#### 27 Le Jean Valjean des écrivains

par Evgeni Evtouchenko

#### 30 Brésil : une présence vivante

par José de Souza Rodrigues

#### 33 Visite chez le grand Songeur

par Rubén Darío

#### 36 Caramba !

par Severo Sarduy

#### 38 Lectures

Mensuel publié en 32 langues par l'Unesco, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture  
7, place de Fontenoy,  
75700 Paris.

Français  
Anglais  
Espagnol  
Russe  
Allemand  
Arabe  
Japonais

Italien  
Hindi  
Tamoul  
Persan  
Hébreu  
Néerlandais  
Portugais

Turc  
Ourdou  
Catalan  
Malais  
Coréen  
Kiswahili  
Croato-Serbe

Macédonien  
Serbo-Croate  
Slovène  
Chinois  
Bulgare  
Grec  
Cinghalais

Finois  
Suédois  
Basque  
Thaï

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais, en espagnol et en coréen.

ISSN 0304-3118  
N° 11 - 1985 - CPD - 85 - 3 - 428F

# Hugo et la modernité

par Jean Gaudon

**L**A notion de « modernité » a beaucoup perdu de son utilité critique et l'on pourrait peut-être faire l'économie de ce pseudo-concept qui, souvent, ne sert plus qu'à conforter des fanatismes et à camoufler des apories. Baudelaire, qui s'en faisait le champion, s'appuyait sur un paradoxe : la modernité consistait pour lui à cultiver un « élément transitoire, fugitif » pour éviter de tomber « dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinissable ». En choisissant de définir la modernité à l'occasion d'une étude sur un aquarelliste, et qui plus est un aquarelliste de mode, Constantin Guys, Baudelaire se plaçait sur le terrain thématique ou, pour reprendre un terme démodé, sur le terrain du sujet.

Est-ce nécessaire de soumettre Hugo à cette problématique ? Très tôt, dans ses écrits théoriques, il avait dépassé les termes de ce dilemme, en prenant, vis-à-vis de la thématique, ses distances. Je ne sais si Hugo avait médité le vers de Chénier, qui impliquait une conception purement ornementale de la poésie :

*Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.*

Je parierais que oui, et que c'est un peu à cette distinction absurde qu'il pense lorsqu'en 1833, dans un article de *L'Europe littéraire*, il s'écrie : « Une idée n'a jamais qu'une forme, qui lui est propre. » Et, un peu plus loin : « Aussi tout art qui veut vivre doit-il se poser à lui-même les questions de forme, de langue et de style, dans toutes les circonstances. »

Le droit de pouvoir tout dire, en vers comme en prose, qui est pour Hugo la seule vraie modernité, sera donc inséparable des questions formelles. Le poète ne pourra être de son temps qu'en travaillant sur son instrument, sur cette langue du 19<sup>e</sup> siècle, dont Hugo dit qu'elle est « forgée pour tous les accidents de la pensée », et dont il n'est pas loin de penser qu'elle est forgée *par* ces accidents, car, dit-il, ce sont les idées qui sont les « vraies et souveraines faiseuses de langues. » Le poète se trouve ainsi embarqué dans une aventure philosophique, linguistique et prosodique dont les éléments sont étroitement soudés.

Le lien établi par Hugo, dès 1830, entre la révolution littéraire et la révolution politique ne s'explique donc pas par je ne sais quel opportunisme. Il faut prendre au pied

de la lettre le poème intitulé *Réponse à un acte d'accusation* (*Contemplations*, I,7). Lorsque Hugo écrit :

*Je déclarai les mots égaux, libres, majeurs*

il brise avec la tradition qui spécialisait, parmi les différents langages techniques, le langage poétique, et proclame le règne d'une poésie révolutionnaire, irréductible à la loi ancienne aussi bien qu'au droit coutumier, libre de réclamer sa part de l'héritage culturel, mais aussi de s'ouvrir à l'aventure. Le poète redevient celui par qui le scandale arrive. Provocation insoutenable. La sacralisation du Verbe (le mythe hugolien du poète-mage) s'accompagne de ce qui paraît être une désacralisation de la poésie.

C'est lexicalement que cette désacralisation, inséparable des positions politiques de Victor Hugo, est particulièrement voyante et choquante. Rien de plus crucial que cet attentat au bon goût. Utiliser, pour stigmatiser Napoléon III et ses complices, le langage du tripot, de l'égout et du bordel comme un vaste champ métaphorique, c'était mobiliser tout le présent, appeler à la rescousse tout le réel, unir en un seul faisceau l'action et le rêve. Les incongruités

## Actes et paroles

par Evelyn Blewer

**1802.** 26 février : naissance à Besançon de Victor-Marie Hugo, troisième fils d'un officier supérieur de l'armée française, Léopold-Sigisbert Hugo, et de Sophie Trébuchet. Ses aînés sont Abel et Eugène, âgés de 4 et 2 ans.

**1803-1814.** Enfance passée à Paris, avec de courts séjours à l'île d'Elbe, à Naples et à Madrid, où le père est en garnison. Pendant l'été de 1804, Victor Hugo commence à aller à l'école. En 1809 il devient l'élève de M. de La Rivière, prêtre défrôqué; en 1811, pendant un séjour de neuf mois à Madrid, il est interne au Collège « des Nobles » (San Antonio). Entre-

**Maison natale de Victor Hugo à Besançon, principale ville de la Franche-Comté, province de l'est de la France.**

temps, la mésentente des époux Hugo s'aggrave sérieusement, aboutissant à un procès en séparation.

**1815.** Victor Hugo est mis en pension. Il commence un *Cahier de vers français*.

**1816.** Toujours pensionnaire, mais élève au lycée Louis-le-Grand, le poète s'essaie à la traduction de vers de Virgile et achève une tragédie en cinq actes, *Irtamène*.

**1817.** L'écolier de quinze ans soumet pour un concours à l'Académie française un poème sur « Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie ». Son envoi n'obtient aucune récompense, mais est mentionné par le Secrétaire perpétuel dans son rapport. Il écrit un vaudeville, *A quelque chose hasard est bon*, et deux actes d'une tragédie, *Athélie ou les Scandinaves*. Son frère Eugène donne des signes de maladie mentale.



Photo © Bulloz, Paris. Bibliothèque Nationale

*Planète-œil, dessin de Victor Hugo, à l'encre noire, mine de plomb et estompe, fait vers 1854. Il évoque ces vers d'un poème des Contemplations, Les Mages, dont la rédaction est contemporaine du dessin :*

*« L'œil de l'astre dans la lumière,  
Et l'œil du monstre dans la nuit. »*

lexicales permettent de dire scandaleusement ce qui est ressenti comme scandaleux. La poésie de *Châtiments* a la force révolutionnaire de l'insolite et l'efficacité de ce que le consensus esthétique-politique avait décrété indicible.

La plongée sans restrictions dans le présent n'est pas en soi un objectif poétique. Elle n'a de sens pour Hugo que dans la mesure où elle s'intègre à un projet qui la dépasse dans tous les sens, et qui fait place à tout le passé de l'homme, à son rapport à l'élémentaire, à ses rêves d'avenir. L'épopée, forme où règne traditionnellement la dualité du sens, littéral et figuré, faisant de l'histoire une mythologie et des mythologies une histoire, traduit cette visée qui s'inscrit dans la logique de la pensée totalisante et de ses impossibilités. *La Légende des Siècles, Dieu, La Fin de Satan*, ces trois poèmes inachevés où la rigueur formelle côtoie sans cesse la tentation de l'informel sont les traces lisibles de ce qui n'est pas un échec, mais un inachèvement symbolique et inconsciemment programmé.

Dans la *Réponse à un acte d'accusation*, le poète révolutionnaire grimpe, pour haranguer le peuple, sur la « borne Aristote ». Je ▶

Photo © Bibliothèque nationale, Paris, Département des manuscrits



## 1802-1885

**1818.** Victor Hugo termine ses études secondaires et quitte la pension pour le domicile de sa mère. Il écrit une première version de *Bug-Jargal*, récit romancé de la révolte des Noirs à Saint-Domingue, dont le protagoniste, esclave et chef des insurgés, sauve la vie d'un bienfaiteur blanc qu'il appelle « frère », et sacrifie la sienne pour sauver dix otages noirs. C'est le premier serviteur de l'humanité dans l'œuvre romanesque de Victor Hugo.

**1819.** Le poète reçoit deux prix de l'Académie des jeux floraux de Toulouse. Il fonde avec ses frères une revue, *Le Conservateur littéraire*, dont il sera le rédacteur principal pendant 30 livraisons. Parution en plaquette d'une ode, les *Destins de la Vendée*. Cette première publication provoque dans la critique une vive polémique. Toutes les œuvres de Hugo seront plus ou moins violemment contestées et défendues.

**1820.** Victor Hugo entame une correspondance secrète avec Adèle Foucher, amie d'enfance que Mme Hugo avait écartée. L'assassinat d'un neveu de Louis XVIII, héritier présomptif du trône, lui inspire son ode *Sur la mort du duc de Berry*, qu'il publie en plaquette; le roi lui accorde une gratification de 500 francs. *Bug-Jargal* paraît en feuilleton dans *Le Conservateur littéraire*.

**1821.** Hugo commence à se documenter pour un roman, *Han d'Islande*. Il publie en plaquette son ode sur *Le Baptême du duc de Bordeaux*, « l'enfant du miracle », fils du duc de Berry. Mort de Sophie Trébuchet, mère du poète, après une longue maladie.



**En 1820, Hugo rendit visite à Chateaubriand, qui l'aurait alors appelé « enfant sublime ». Ce dessin d'Eugène Legénis, daté de 1819, symbolise le génie précoce du poète.**

Photo © Musées de la Ville de Paris-SPADEM, 1985

## Actes et paroles

1822. Victor Hugo publie son premier recueil de vers, *Odes et Poésies diverses*. La Maison du roi lui octroie une pension de 1 000 francs, revenu qui lui permet de se marier, le 12 octobre, avec Adèle Foucher. L'état mental d'Eugène s'aggrave brutalement. *Inez de Castro*, mélodrame en trois actes écrit probablement en 1819-1820, est reçu au théâtre du Panorama-Dramatique mais ne sera pas joué.

1823. Parution de *Han d'Islande*, « roman noir » où une histoire d'amour se double du récit d'horreurs commises par Han, monstre dont l'unique qualité est la tendresse paternelle. Eugène fait une crise de folie furieuse et doit être interné dans une maison de santé. Victor Hugo reçoit une pension de 2 000 francs du ministère de l'intérieur. En juillet, Adèle Hugo donne naissance à un fils, Léopold-Victor ; l'enfant mourra trois mois plus tard.

1824. En janvier, *La Muse française* publie *La Bande noire*, ode qui défend les trésors archéologiques de l'ancienne France menacés de destruction. Reprise en mars dans un recueil intitulé *Nouvelles Odes*, elle marque la naissance de Victor Hugo « antiquaire » (amateur d'antiquités). Naissance de Léopoldine, première fille des Hugo.

Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo



Adèle Foucher, peut-être par elle-même, vers 1820. Hugo l'épousera en 1822.



**L'Esprit de la Tempête devant Gilliat. Ce dessin de Victor Hugo, avec une légende autographe, fait à la plume et à l'encre brune, figure dans le manuscrit de son roman *Les Travailleurs de la mer* (1866) dont il évoque un chapitre. Le titre primitif de cette œuvre devait être, d'après le nom du héros, Gilliat le Marin.**

Je ne sais si Hugo avait fréquenté la *Rhétorique*, mais il n'est pas besoin d'avoir un contact direct avec ce texte pour comprendre que la doctrine aristotélicienne est tout entière fondée sur un postulat quantitatif. Le discours de l'orateur et plus encore celui du poète s'y distinguent en effet du discours commun par ce que l'on pourrait appeler des transgressions mesurées. Le plus et le moins y font la loi. Pour Hugo, le devoir de tout dire s'accommode mal de ces pesées et de ces limites. Le lien entre la « forme » et le « fond » implique l'invention d'un système rhétorique capable de dire la démesure, non l'aménagement ou le dévoiement du corps de doctrine auquel obéissait la poésie française néo-classique. Dès 1834, à propos de Mirabeau, Hugo avait ébauché une théorie du désordre poétique qui n'avait rien à voir avec le « beau désordre » de Boileau. Aristote y est pris, pour ainsi dire, à son propre jeu, puisque c'est au nom de la *mimesis* que les préceptes fondamentaux sont abandonnés : « Et,

sans le vouloir, dans ce que nous venons d'écrire pour figurer la surnaturelle éloquence de cet homme, nous l'avons peinte par la confusion même des images. »

L'emploi du mot « images » met utilement l'accent sur ce qui constitue une des clefs de la révolution poétique, et il n'est pas indifférent que ce soit à l'occasion d'un texte en prose. L'image n'est plus un procédé stylistique parmi d'autres, dont il faut, selon les aristotéliens, user avec précaution, mais l'arme privilégiée de la poésie, que ce soit dans *Les Misérables* ou dans *Les Contemplations*. Mais la nouvelle rhétorique ne se réduit pas pour Hugo aux figures associatives. Les trouées de lumière métaphoriques et symboliques qui disent, sur le mode de la fermeture, l'unité de l'univers, appellent, pour Hugo, d'autres figures chargées de dire l'ouverture infinie du monde, dans son extension temporelle, spatiale et spirituelle. La forme rhétorique de l'infini sera pour lui l'accumulation (par opposition à l'énumération qui suppose une

série fermée). Les « entassements » du mur des siècles aussi bien que les étapes du cheminement vers l'absolu feront ainsi éclater la phrase par gonflement et déséquilibre, hors de toute norme.

Dans la perspective d'une *mimesis* du mouvement infini vers une vérité inatteignable, la distinction entre vers et prose a peu de sens. D'abord parce que la prose peut être poétique mais aussi parce que la catégorie du poétique cesse d'être spécifiquement attachée à tel ou tel type de diction. Bien que les « beaux vers » ne manquent pas chez Hugo, maître en attaques fulgurantes, en clausules inoubliables, en allitérations et en prouesses rythmiques, sa démarche vise rarement le maximum de « poéticité », et *Booz endormi*, poème parfait, est atypique. Le prosaïsme n'est ni une distraction ni une impuissance, mais un des éléments principaux de la stratégie poétique. Pour Hugo, comme pour Baudelaire, dont on a voulu faire, contre toute raison, le champion de la « poésie pure », le discours poétique n'est ni un chant continu ni une juxtaposition de pierres précieuses, mais un parcours fait de l'alternance de temps forts et de temps faibles, de variations d'amplitude syntaxique et rythmique, de différences de niveau. Le vers n'est donc pas une unité pertinente, mais un vecteur du courant poétique, en relations avec la totalité du réseau auquel il appartient.

Peut-on dire que la rhétorique hugolienne se double, « sans le vouloir », d'une logique également anti-aristotélicienne ? Il ne serait pas inutile de s'interroger sur le rôle joué, dans la démarche poétique, par ce qu'on a appelé l'antithèse. On en a fait un pilori, sans se rendre compte que beaucoup d'oppositions terme à terme n'étaient pas des antithèses traditionnelles, dont le rôle serait d'opposer, de séparer, de classer, mais des oxymores, camouflés ou non, c'est-à-dire des figures dont la fonction est d'unir et de confondre des notions que la logique, et parfois la nature, opposent. *Ténèbres et rayons / Affirment à la fois*, dit *Voyage de nuit (Contemplations, VI, 19)*. Cet « à la fois » est peut-être le maître mot de cette poétique attentive à dire les « accidents » de la pensée. En troublant le système de polarisation des notions qui aboutirait à un univers antithétique, manichéen, il permet d'attaquer de front l'interdiction de la contradiction, en introduisant une similitude logique et chronologique.

Hugo est un auteur difficile. Ce virtuose, ce bon élève est un poète complexe et déroutant, qui s'éloigne souvent des habitudes de pensée de l'Occident classique. Quand bien même on pourrait, individuellement, rattacher tel et tel élément de son œuvre à une tradition culturelle, cette œuvre demeurerait totalement nouvelle, parce que totalement cohérente, d'une cohérence qui ne doit rien à personne.

*Deviens le grand œil fixe ouvert sur le grand Tout* dit le dernier poème des *Contemplations, A celle qui est restée en France*. Nous verrons derrière cette injonction à la poésie visionnaire une invitation à inventer un ordre

\* *La Vision d'où est sorti ce livre (La Légende des Siècles)*.

## Actes et paroles

**1825.** Victor Hugo commence et abandonne un drame sur Corneille. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour les « nobles efforts (qu'il n'a) cessé de faire pour soutenir la cause sacrée de l'Autel et du Trône ». Il accompagne Charles Nodier et deux amis à Reims pour le sacre de Charles X; son ode *Sur le Sacre de Charles X* aura un grand succès officiel et lui vaudra une indemnité pour ses frais de voyage. En été, Hugo fait avec sa femme, sa fille et les époux Nodier un voyage dans les Alpes. Il écrit à son retour un essai *Sur la destruction des monuments en France*, appelant à la promulgation d'une loi pour préserver les monuments menacés de démolition ou de « restaurations » abusives.

**1826.** Hugo publie une version très augmentée de *Bug-Jargal*. Il commence un drame sur Cromwell et publie *Odes et Ballades*, recueil de poèmes écrit entre juin 1824 et octobre 1825. Naissance d'un fils, Charles.

**1827.** Victor Hugo reprend le drame *Amy Robsart* (ébauché en 1822) et, le présentant comme l'œuvre de son jeune beau-frère, Paul Foucher, le propose au théâtre de l'Odéon. Hugo accompagne le sculpteur David d'Angers à la prison de Bicêtre, et y assiste au ferrement des forçats; ses observations lui permettront plus tard d'écrire *Le Dernier Jour*

*d'un condamné* et *Les Misérables*. Il achève *Cromwell* et le publie avec sa célèbre préface. Ce manifeste littéraire retrace l'histoire de la poésie à travers les âges et appelle à l'affranchissement du drame des règles anciennes; il établit Hugo comme chef de la « nouvelle école ». Des critiques de l'époque, particulièrement avisés, décèlent dans *Cromwell* et dans l'ode *A la colonne de la place Vendôme*, parue en février, les signes d'une évolution politique très nette. On peut dire en effet que c'est en 1827 que Hugo, s'éloignant des options de son enfance, prend définitivement conscience de quelques principes fondamentaux dont il ne s'écartera jamais.

*Maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris, où Hugo vécut de 1827 à 1830.*





**Dessin de Victor Hugo intitulé « La Légende des Siècles » (1860). La première édition du recueil poétique qui porte ce titre parut en 1859.**

► nouveau de la phrase. Ce « Tout » à la fois dans l'histoire et hors d'elle, impose une poétique du trajet plutôt que de l'objet, et fait de l'acte de création une manière de saisir la fuite d'un au-delà destiné à rester intransitif. Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on appelle cela la modernité. C'est, dans d'autres registres, celle de Dante et de Shakespeare. A tout prendre, cette modernité-là serait plus efficace pour penser le phénomène littéraire que les falbalas de Constantin Guys. Ne serait-ce que parce qu'elle nous permettrait de retrouver Victor Hugo, et de le mettre à sa vraie place, dans ce qu'il appelle, dans *William Shakespeare*, la « région des égaux ».

**JEAN GAUDON**, critique et romancier français, a enseigné la littérature française aux universités de Manchester, Londres, Yale et Paris, et a publié de nombreuses études sur Victor Hugo et le 19<sup>e</sup> siècle, notamment Victor Hugo et le théâtre (1955, réédité en 1985) et Victor Hugo et le temps de la contemplation (1969, réédité en 1985). Il est l'auteur de plusieurs romans et récits, en particulier, L'embaras incertain ou le Hollandais (1976), D comme Descartes (1979) et Une passion en Bavière (1980).

#### Actes et paroles

**1828.** Mort de Léopold-Sigisbert Hugo, père du poète. Première et unique représentation d'*Amy Robsart*, un échec. Hugo revendique dans la presse la responsabilité des passages les plus sifflés dans le drame attribué à Foucher. Publication des *Odes et Ballades*, édition définitive qui comprend les poèmes des volumes précédents et quelques-uns de plus. Hugo commence à prendre des notes pour *Notre-Dame de Paris* et écrit la presque totalité des pièces des *Orientales*. Un second fils, François-Victor, est né.

**1829.** En janvier, publication des *Orientales*. Hugo livre son premier combat contre la peine capitale dans *Le Dernier Jour d'un condamné*. Il écrit *Marion de Lorme*; la pièce est reçue à la Comédie-Française et interdite aussitôt par la censure. Dans les jours qui suivent, selon une lettre de Sainte-Beuve à Lamartine, Hugo se voit proposer « tous les dédommagements imaginables, particulièrement une position politique au Conseil d'Etat et une place dans l'administration ». On lui offre aussi une forte augmentation de la pension royale. Il refuse avec fierté ces tentatives de compensation et commence une nouvelle pièce : *Hernani* ou *l'honneur castillan*. Publication du texte *Sur la destruction des monuments en France* (1825). *Hernani* est achevé, reçu à la

Comédie-Française et autorisé par la censure, qui conclut : « Il est bon que le public voie jusqu'à quel point d'égarément peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle. »



Photo © Exposition Victor Hugo de la Ville de Paris, 1985

**Victor Hugo en 1829, par Achille Devéria (1800-1857), peintre et graveur français qui fut un ami proche du poète.**



# Le roman siècle

par Victor Brombert

**V**ICTOR Hugo était fier d'être né avec son siècle. 1802 : « Ce siècle avait deux ans... » Tous les écoliers de France connaissent les mots sur lesquels s'ouvrent *Les Feuilles d'automne* et auxquels fait écho la dernière pièce du recueil où le poète affirme : « Je suis fils de ce siècle ». Mais cet enfant du siècle n'en serait-il pas plutôt le père ? Si Hugo s'est lui-même mis en scène sur le théâtre de l'histoire, ce n'est pas seulement par solidarité avec les péripéties et l'histoire de la période post-révolutionnaire pendant laquelle il a vécu, mais parce qu'il s'était très tôt convaincu que le grand écrivain est celui qui exprime son siècle et l'emplit de sa présence.

L'imagination de Hugo le portait manifestement à envisager le temps sur une échelle grandiose et à concevoir chaque siècle comme une réalité palpable. Son histoire épique de l'humanité s'intitule d'ailleurs *La Légende des Siècles*. Hugo voit chaque siècle comme une entité vivante ayant sa personnalité propre. A l'inverse, il conçoit les figures historiques comme l'incarnation de leur époque. Avec son goût pour les métaphores télescopant les substantifs, il a célébré en termes dithyrambiques l'homme siècle dans son essai *William Shakespeare* où il affirme que chaque époque est condensée dans une figure (XII,

320). Que cette figure disparaisse et c'est la fin d'une époque. Son œuvre romanesque offre de nombreux exemples de personnages qui, de manière moins spectaculaire, incarnent pleinement leur siècle quand ils n'en sont pas les survivants anachroniques.

Cette conception de l'homme siècle est bien sûr directement liée à l'idée que Hugo se faisait de son rôle d'écrivain. Selon lui, il existe un fil conducteur dans l'immense fatras du Livre du temps, depuis Dante jusqu'à Shakespeare, de Pascal à Voltaire, jusqu'à l'aube des temps nouveaux annoncés par la Révolution. Voilà qui permet de comprendre l'étonnante autosatisfaction avec laquelle Hugo projette sa propre image dans son *William Shakespeare*, où il s'affirme comme la voix de la France et de la modernité face au barde de l'Angleterre, de la Renaissance, mais surtout, en sa qualité d'écrivain phare de la France post-révolutionnaire, comme le porte-parole d'un nouveau monde : l'oracle, le penseur visionnaire chargé de forger les mythes d'une ère radicalement nouvelle.

Dans la logique de l'image qu'il se fait de lui-même, Hugo ne dissocie pas sa vocation littéraire de sa présence-au-monde de son temps, avec ses bouleversements politiques et sociaux. A ses yeux, ce qui fait l'originalité profonde du 19<sup>e</sup> siècle par rapport aux époques précédentes, c'est l'affirmation du

droit à l'originalité de l'individu. Comme toute manifestation authentique du génie, on trouve à son point de départ une idée et cette idée, en l'occurrence la Révolution, marque, comme il le dit lui-même, le « tournant climatérique » de l'humanité, l'étape décisive d'un dessein providentiel (XII, 306). Création artistique, devenir historique et engagement politique semblent dès lors destinés à exister en état de symbiose.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que pour Hugo, le rôle du penseur ou de l'artiste ne soit pas tant d'exalter le peuple et la démocratie que de les inventer. Victor Hugo a toujours cru que l'œuvre d'art était capable de donner forme aux aspirations et aux possibilités immenses mais inexprimées de la masse du peuple. Et il paraît s'être convaincu très jeune que telle était la mission spécifique de l'écrivain. Qu'il soit dramaturge, romancier ou poète (et Hugo était les trois à la fois), l'écrivain du 19<sup>e</sup> siècle doit créer son propre public et cette démarche a incontestablement une dimension politique. C'est ainsi qu'on lit dans *William Shakespeare*, véritable profession de foi à bien des égards, « la multitude devient le public, en attendant que le public devienne le peuple. » La mission première de l'intelligence créatrice est de transfigurer les masses, de métamorphoser la populace : ▶

**1830.** Publication en plaquette de *L'Aumône*, vers vendus au profit des ouvriers pauvres et chômeurs de Normandie. Les *Poésies de Charles Dovalle*, jeune poète tué en duel, paraissent avec une lettre-préface de Victor Hugo, qui y définit le romantisme comme le libéralisme littéraire : « La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques. » *Hernani* est représenté pour la première fois le 25 février; début de quatre mois de « bataille » au Théâtre-Français entre « classiques » et « romantiques ». Naissance d'Adèle, quatrième enfant des Hugo, au beau milieu des « Trois Glorieuses ». Hugo se met à *Notre-Dame de Paris*, sur lequel il travaille d'arrache-pied le reste de l'année.

**1831.** Publication de *Notre-Dame de Paris*, roman de Paris en l'an 1482. A travers les aventures d'une jeune bohémienne, d'un prêtre pervers et d'un bossu au cœur sublime, Hugo exalte la civilisation du 15<sup>e</sup> siècle, condamne la torture et la peine capitale, et popularise une certaine image du Moyen Age. Le gouvernement de Louis-Philippe commande à Victor Hugo un *Hymne* pour la commémoration des Journées de juillet; mis en musique par Hérold, il est chanté par un

chœur lors de la cérémonie au Panthéon, le 28 juillet. *Marion de Lorme*, enfin affranchie de la censure (abolie depuis la Révolution de juillet), est jouée au théâtre de la Porte-Saint-Martin et publiée. Paraissent aussi *Les Feuilles d'Automne*, composées entre juillet 1828 et novembre 1831. Hugo déclare dans la préface que ce recueil de vers n'a aucune pertinence politique : « Parce que la terre tremble, est-ce une raison pour que (l'art) ne marche pas ? »

Esméralda et Quasimodo dans une tour de Notre-dame, dessin de l'écrivain français Théophile Gautier (1811-1872) illustrant un épisode du roman de Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1831).



Photo © Bulloz, Paris. Collection Adolphe Jullien

► « construire le peuple. » Inutile de rappeler que *peuple*, mot clé du vocabulaire hugolien, est aussi l'un des termes les plus chargés d'idéologie de la langue du 19<sup>e</sup> siècle.

On retrouve dans tous les romans de Hugo, même dans ceux qui semblent dépourvus de toute signification politique, l'écho des grands problèmes sociaux de son époque. *Bug-Jargal*, qui évoque la révolte des esclaves en 1791 dans la future République d'Haïti, est imprégné de souvenirs de la Révolution française. La violence de l'insurrection n'est pas sans rappeler la prise de la Bastille, autre événement où les forces politiques semblent prendre le pas sur les destinées individuelles. La carrière de Hugo romancier s'ouvre ainsi sous le signe du fatum historique. Les forces politiques continueront d'ailleurs à être un élément dynamique de la fiction hugolienne. Barricades et combats de rues en 1830, à la veille de la Révolution de juillet, servent de toile de fond aux épisodes les plus dramatiques des *Misérables*. Plus significatif encore ap-

combien cette saga allégorique, remplie de monstres et de symboles, est enracinée dans l'histoire contemporaine.

Il serait superflu de souligner le caractère historique et politique de *Quatrevingt-Treize*, dont le titre même évoque la grande année révolutionnaire de la Terreur et du règne de la guillotine. Même des romans où l'histoire du 19<sup>e</sup> siècle n'est pas évoquée ouvertement contiennent des références à la fois implicites et très fortes à la vie politique de l'époque. La toile de fond de *Han d'Islande* est la révolte de la masse des mineurs mutinés. L'intrigue de *Notre-Dame de Paris* se déroule en l'an 1482, mais le roman abonde en allusions anachroniques ou prophétiques à la Révolution : l'auteur établit un parallèle entre l'univers en mutation de la fin du Moyen Age et le caractère de transition des débuts du règne de Louis-Philippe. Mais si Hugo salue dans l'invention de la presse à imprimer l'événement qui annonce la fin de l'époque féodale (le Livre étant destiné à remplacer la Cathédrale), il n'en éprouve pas moins la nostal-

vaste « lever d'idées », cette image ironique rappelle en le discréditant le cérémonial de la monarchie absolue à Versailles (XI, 279, 283). Mais Hugo n'avait pas attendu pour célébrer l'ère post-révolutionnaire d'être le républicain exilé qui sera de plus en plus amené à se considérer comme le chantre inspiré et pourtant inquiet de la Révolution. Dès 1834, dans des pages sur Mirabeau où il développe d'une manière très révélatrice de sa propre personnalité l'image du génie « prédestiné », Hugo salue dans les hommes de la Révolution les précurseurs du maelstrom d'idées que l'on appelle le 19<sup>e</sup> siècle. Dans son discours de réception à l'Académie française (1841), il associera encore plus explicitement la Révolution et le 19<sup>e</sup> siècle. Après avoir salué en Napoléon l'enfant providentiel de la Révolution capable de transformer l'histoire en épopée, Hugo proclame son attachement à son époque (« J'aime mon temps », VI, 160) avec tout son cortège de troubles et de violences (VI, 145, 163).

La notion hugolienne du *grand siècle* ren-

### Actes et paroles

**1832.** Nouvelle préface pour la cinquième édition du *Dernier Jour d'un condamné* : Hugo affirme que parallèlement à l'abolition de la peine capitale, il faut introduire une pénalité fondée sur la charité et non la colère, pour construire une société humanitaire. *Guerre aux démolisseurs !*, vigoureuse attaque contre la destruction des monuments anciens, paraît dans la *Revue des Deux-Mondes*. Publication de l'édition définitive de *Notre-Dame de Paris*, précédée d'une « Note » et augmentée de trois chapitres. Le 5 juin, Hugo est témoin de l'insurrection républicaine à Paris, à la suite des funérailles du général Lamarque : cet événement sera au cœur des *Misérables*. Hugo écrit deux pièces : *Le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia*. La première est mise en répétition au Théâtre-Français à la fin de l'été, représentée le 22 novembre et suspendue le 23 ; le gouvernement croit voir dans un vers une allusion désobligeante à la mère de Louis-Philippe. Hugo publie la pièce, tente un procès au Théâtre-Français et prononce une plaidoirie dans laquelle il représente l'interdiction comme l'acte arbitraire et

despotique d'un gouvernement peu sûr de lui-même. En attendant le jugement du tribunal, le poète renonce à la pension littéraire qu'il recevait depuis 1823. Il perdra le procès.

**1833.** *Lucrèce Borgia* est mise en répétition au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Victor Hugo tombe amoureux de la comédienne qui tient le rôle de la princesse Negroni : elle a 26 ans et s'appelle Juliette Drouet. Le 2 février, la pièce est représentée pour la première fois : vif succès. Le 16, le poète et Juliette Drouet deviennent amants : c'est le début de cinquante ans d'amour. En mai, *L'Europe littéraire* publie un long texte de Victor Hugo : analyse de l'évolution de la langue française, réflexions sur la fonction du poète dramatique dans la société. Hugo écrit *Marie Tudor*. La première représentation du drame, le 6 novembre à la Porte-Saint-Martin, est houleuse, et « Mademoiselle Juliette » devra abandonner son rôle. Hugo travaille pour Louise Bertin au livret d'un opéra sur *Notre-Dame de Paris* et publie dans *L'Europe littéraire* une étude sur *Ymbert Galloix*, jeune poète qui mourut de découragement et de faim.



M<sup>lle</sup> Juliette, portrait de Juliette Drouet. Lithographie de Léon Noël faite en 1832, un an avant qu'elle ne rencontre Hugo.

Photo © Exposition Victor Hugo de la Ville de Paris, 1985

paraît le leitmotiv de la bataille de Waterloo, qui marque à la fois la fin d'un monde, un retour au passé et un nouveau départ, bref, un tournant essentiel, même si ses conséquences demeurent obscures, du destin de l'Europe.

Si *Les Travailleurs de la mer* insistent surtout sur la lutte épique de l'homme contre les forces de l'océan, on y trouve cependant maintes allusions à l'histoire contemporaine. C'est un 14 juillet que le capitaine Lethierry lance son bateau à vapeur. Car ce vieux loup de mer ne se contente pas de révolutionner la navigation ; surnommé *l'homme révolution*, il s'enorgueillit d'avoir, selon ses propres termes, « tété 89 » (XII, 593). Certaines allusions aux événements de la Restauration (la chute de Villèle, la mort du pape Léon XII, les ventes d'armes au tsar lors de la répression en Pologne) rappellent constamment

la dualité historique (vision futuriste et sentiments passésistes) trouve son expression dans le chapitre clé « Ceci tuera cela ». *L'Homme qui rit* est placé sous le signe de la même ambiguïté. Cette évocation de l'Angleterre au 17<sup>e</sup> et au 18<sup>e</sup> siècle fait constamment référence au présent du narrateur qui est aussi celui du lecteur. Et le monstre humain grimaçant qui donne son titre au livre — victime de l'absolutisme royal, qui n'en est pas moins, à son insu, de sang noble — préfigure en fait la fin de l'aristocratie.

Hugo n'hésite pas à recourir à un anachronisme provocateur pour exalter le 19<sup>e</sup> siècle puisqu'il le qualifie, dans *Les Misérables*, de « grand siècle » alors que cette expression désigne traditionnellement le règne de Louis XIV ; et lorsqu'il parle, à propos du changement des mentalités, d'un

ferme toutefois un paradoxe évident dans la mesure où elle prétend vouloir associer deux activités qui semblent a priori difficilement compatibles : la politique et la littérature. Sans doute, il arrive que l'idéologie nourrisse l'action politique (en bien ou en mal) et l'écriture elle-même peut être une forme de cette action. Mais l'écriture et la pensée peuvent également se suffire à elles-mêmes. Et la politique en ce qu'elle a de concret ne fait pas forcément bon ménage avec l'idéalisme de la spéculation intellectuelle. Pourtant, dans les dernières pages de son livre *Le Rhin*, Hugo n'hésite pas à attribuer la grandeur de la France moderne à son *clergé littéraire* (VI, 135). La littérature est ainsi institutionnalisée, exaltée comme une puissance spirituelle.

En fait, l'idéologie révolutionnaire de Hugo lui est tout à fait personnelle. Les événements et les idéaux de la révolution

française sont interprétés dans l'esprit d'un nouvel évangile qui célèbre l'aventure de l'esprit humain et les réalisations de l'intelligence créatrice. Le héros doit céder la place au génie, la plume vaincra le glaive. Pouvoir de la pensée. Dans *Les Misérables*, la défaite de Waterloo apparaît finalement comme l'expression de ce bouleversement des perspectives intellectuelles et morales. Le temps des *sabreurs* est révolu : voici venir celui des *penseurs*. *William Shakespeare*, ce péan sur la nature et la destinée du génie, proclame la disparition de la scène des héros guerriers, supplantés par les géants de la pensée. Pour bien apprécier ce contraste entre la plume et l'épée, le guerrier et le poète, il faut se souvenir que le père de Victor Hugo était général des armées napoléoniennes.

Le paradoxe inhérent à la notion hugolienne de grand siècle permet de mieux comprendre l'importance essentielle de l'épisode de Waterloo dans *Les Misérables*. Dans l'architecture du roman, la chute de Napoléon paraît, en effet, manifestement



Photo © Musées de la Ville de Paris-SPADEM, 1985



Photo © Roger Viollet, Paris

**Le père et la mère du poète. Le général Léopold Hugo (1773-1828), portrait par Victor Hugo, et Sophie Hugo (1772-1821), née Trébuchet, par Achille Devéria.**

**1834.** Hugo publie en préface aux *Mémoires de Mirabeau* une étude *Sur Mirabeau*. Mars : publication de *Littérature et Philosophie mêlées*, recueil d'articles, d'essais et de fragments en prose datant d'époques différentes de la vie de l'écrivain. Hugo écrit *Claude Gueux*, récit fondé sur l'histoire authentique d'un ouvrier incarcéré pour le vol d'un pain, qui se révolte contre le régime carcéral et tue le gardien-chef de la prison. Cette critique sévère de la misère et de la pénalité s'accompagne d'un plaidoyer pour l'éducation — et notamment l'alphabétisation — du peuple. L'instruction, selon Hugo, prévient le cercle vicieux du crime et du châtiment. Juliette ayant fui Paris à la suite d'une scène de jalousie et s'étant réfugiée chez sa sœur en Bretagne, Hugo se lance à sa poursuite et la ramène par petites étapes, dessinant en route un certain nombre de curiosités architecturales et naturelles. *Lucrezia Borgia*, un opéra de Donizetti inspiré de la pièce de Hugo, est créé à Milan.



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**1835.** Victor Hugo est nommé membre fondateur du Comité des monuments inédits de la littérature, de la philosophie, des sciences et des arts, considérés dans leurs rapports avec l'histoire générale de la France. Il y fera de nombreuses interventions dans les années suivantes. *Angelo, tyran de Padoue* est joué à la Comédie-Française et publié. A la fin de juillet, Hugo part avec Juliette pour un voyage d'un mois en Normandie; au retour, ils font un nouveau séjour dans la vallée de la Bièvre. *Les Chants du Crépuscule*, nouveau recueil de vers, paraissent en octobre.

**Claude Gueux par Théophile Alexandre Steinlen (1859-1923), dessinateur et peintre français d'origine suisse.**

liée au rachat et à la montée vers la lumière de Jean Valjean. Ce contraste symbolique est implicitement exprimé dans le nom de la victoire remportée par le jeune Bonaparte à Montenotte (*monte, notte*, la montagne, la nuit) et dont la date coïncide avec la plongée de Jean Valjean dans l'enfer du bagne. Victoire et défaite forment une unité dialectique et Waterloo apparaît comme une charnière, un tournant.

Dès lors, l'histoire elle-même révèle son caractère paradoxal et ambigu. La réaction politique marquée par la restauration des Bourbons en 1815 peut être considérée comme une récession, mais aussi comme une rupture féconde dans le contexte élargi de l'histoire. D'ailleurs, la pensée révolutionnaire du 19<sup>e</sup> siècle n'est-elle pas condamnée à offrir ce double visage de Janus ? Bien qu'inachevée, la Révolution est déjà un événement du passé. Et l'expé-

rience personnelle de Hugo ne fait que refléter l'expérience collective d'une espèce d'archéologie de la geste révolutionnaire : 1789, 1830, 1848, 1870. Cette double perspective — à la fois progressiste et passéiste — permet de comprendre pourquoi la thématique révolutionnaire de Hugo est à la fois orientée vers l'avenir et profondément concernée par le problème des origines. Ce souci généalogique apparaît clairement dans *William Shakespeare* : tous les penseurs modernes sont les héritiers spirituels de la Révolution française. « C'est là leur père et leur mère. » (XII, 307)

Ces images de la filiation peuvent paraître banales. Ce qui l'est moins, c'est le caractère presque obsessionnel dans l'œuvre de Hugo des thèmes de la séparation de la mère et de l'éclipse du père. Au début de *Quatrevingt-Treize*, le sevrage des enfants vendéens adoptés par les soldats républi-

cains correspond sans nul doute à la manière dont le jeune Hugo a lui-même vécu la répression des idées royalistes incarnées par sa propre mère vendéenne. Et si Marius dans *Les Misérables* accède pour ainsi dire à reculons, comme Hugo lui-même, à la vérité de la Révolution par la révélation tardive de l'existence d'un père bonapartiste, la nécessité de la coupure imposée par la disparition de ce père est au moins aussi significative.

Le père de Marius s'appelle Pontmercy; la première syllabe de ce nom dit le lien qui supprime cette coupure entre le passé et l'avenir pour livrer accès à un héritage significatif. Mais les ponts peuvent également s'effondrer ou être détruits, suggérant la nécessité d'un nouveau départ. Il est remarquable que dans *Les Misérables* Marius et son père ne se rencontrent jamais. L'absence du père dans l'univers romanesque de

**Le marquis de Lantenac, personnage de *Quatrevingt-treize* (1874), lisant l'affiche qui le met hors la loi. Illustration de Gustave Brion (1875).**



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

► Hugo a d'ailleurs été maintes fois souligné. Le héros du *Dernier jour d'un condamné* ne mentionne que les femmes de sa famille (ne serait-il pas par hasard parricide ?); dans *Notre-Dame de Paris*, Frollo a remplacé très tôt son père disparu auprès de son frère Jehan; Jean Valjean a perdu très jeune son père et sa mère et devient également pour sa famille un substitut du père; les *Travailleurs de la mer* mentionnent uniquement la mère de Gilliatt; le père de Gwynplaine (*L'Homme qui rit*) est mort en exil et Gauvain (dans *Quatrevingt-Treize*) est lui aussi orphelin.

Il peut arriver que le grand-père occupe en l'usurpant la place du père véritable; ainsi Gillenormand dans *Les Misérables* supprime délibérément la présence du père, effaçant ainsi de manière symbolique toute la période 1789-1815 comme un épisode criminel et sans intérêt. Mais par rapport à cette problématique du père, il est sans doute encore plus révélateur de voir Hugo — dans le texte même où il affirme que toute la pensée du 19<sup>e</sup> siècle est fille de la Révolution — déclarer que la Révolution est orpheline. Le chapitre intitulé « Le 19<sup>e</sup> siècle », à la fin de *William Shakespeare*, s'ouvre sur l'affirmation péremptoire que le 19<sup>e</sup> siècle « ne relève que de lui-même » et qu'« il est de sa nature révolutionnaire de se

#### Actes et paroles

**1836.** Hugo est candidat à deux reprises à l'Académie française; il n'y est pas élu. En été, il fait un voyage d'un mois avec Juliette et l'artiste Célestin Nanteuil en Bretagne et en Normandie, occasion de développer son goût pour le dessin topographique. *La Esmeralda*, opéra de Louise Bertin sur un livret de Victor Hugo, est créé à l'Opéra de Paris en novembre; c'est un échec.

**1837.** Eugène Hugo, dont l'état mental s'est dégradé depuis quinze ans, meurt dans un asile. En février, Hugo publie en plaquette *La Charité* au profit des pauvres du 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et en juin un volume de vers, *Les Voix intérieures*. Le voyage annuel avec Juliette le conduit en Belgique et en Normandie pendant un mois.

**1838.** Hugo écrit *Ruy Blas*. Cette pièce inaugure le tout nouveau théâtre de la Renaissance, au mois de novembre.

**1839.** Hugo commence et abandonne un drame sur la Masque de fer, *Les Jumeaux*, avant de partir pour un voyage de près de deux mois avec Juliette. Ils vont jusqu'à Strasbourg, puis descendent par la rive droite du Rhin, la Suisse et la vallée du Rhône jusqu'à la Méditerranée. C'est au cours de ce voyage que Hugo visite le bagne de Toulon. En décembre, il est de nouveau candidat à l'Académie, mais après sept tours non décisifs, l'élection est reportée de deux mois.



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**Le vieux pont de Lucerne, en Suisse. Dessin à la plume de Victor Hugo, daté du 13 septembre 1839 et sur lequel il a écrit : « Ce que je vois de ma fenêtre. Pour ma Didine. » (Léopoldine, fille aînée du poète.)**

passer d'ancêtres » (XII, 305). Il est tentant d'appliquer la même théorie de la génération spontanée aux écrivains contemporains et d'abord, bien entendu, à Hugo lui-même : « Les poètes et les écrivains du 19<sup>e</sup> siècle n'ont ni maître ni modèle. » (XII, 310). La formule révolutionnaire retentit comme une revendication du droit à l'indépendance et à l'originalité pour la littérature elle-même. Mais cette idée d'être à soi-même sa propre origine, son propre père, ne va pas sans un sentiment d'angoisse et même de culpabilité. Inconsciemment, elle s'accompagne d'une pulsion de mort. La Révolution reste ainsi pour Hugo une réalité profondément troublante car il sait que le régicide n'est qu'une forme du parricide.

Ce sentiment de culpabilité et d'angoisse est encore aggravé par une crainte inavouée de la plèbe et l'affirmation répétée, même si elle n'est pas toujours très claire, du caractère positif d'un siècle orienté vers le progrès. Nous sommes là en présence de quelque chose qui va plus profond que la peur de la violence, la méfiance à l'égard de la populace ou l'hostilité envers un socialisme aux options de plus en plus matérialistes. C'est l'histoire elle-même, en tant que processus lugubre et catalogue de crimes, que l'homme siècle Hugo est paradoxalement amené à dénoncer. L'histoire, c'est la brutalité du fait accompli. Et le mot clé *siècle*, si souvent associé à une vision épique et à un optimisme utopique, sert également à condamner le règne du mal, le long cauchemar de l'histoire, le mur des siècles du poème qui ouvre *La Légende des Siècles*.



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**Dessin à la plume représentant Thénardier, personnage des *Misérables* (1862), tel que le voyait Hugo.**

Ainsi la fascination durable de Hugo pour l'histoire et le processus historique s'accompagne d'incertitude et d'anxiété. Tout en restant convaincu que l'écrivain doit exprimer son temps, il arrive à douter de la valeur et de la moralité de la perspective historique. Obligé de scruter l'histoire pour tenter d'en élucider les lois, il éprouve en même temps la vision quasi voltairienne de cette histoire comme un cortège de calamités injustifiables. Le ton de Hugo trahit parfois un véritable sentiment d'horreur. Ainsi lorsqu'il parle du « sanglot tragique » de l'histoire qu'il appelle la complice du crime, la grande verseuse de sang (X, 300). *La Légende des Siècles* est le titre du grand poème épique qui devrait décrire la quête

de l'humanité depuis l'aube des temps historiques. Mais Hugo utilise aussi le mot siècle pour dénoncer l'enracinement dans le temps historique comme une forme de refus de la vie intemporelle de l'esprit.

*Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde*  
(X, 818)

Cette triple dénonciation resitue dans sa juste perspective la vision d'un Hugo tourné vers les siècles à venir. On pense à l'étudiant Enjolras, dans *Les Misérables*, ce révolutionnaire idéaliste qui au moment de sacrifier sa vie sur les barricades, évoque prophétiquement le temps où il sera possible de mettre fin à l'aventure politique, de s'éveiller du cauchemar de l'histoire et de sortir de la « forêt des événements » (XI, 835).

Et l'ultime paradoxe de l'homme siècle que fut Hugo est peut-être précisément cela : que l'homme le plus engagé dans l'histoire et la politique de son temps ait été aussi celui qui a constamment rêvé de les transcender. ■

**VICTOR BROMBERT, des Etats-Unis, est professeur de littérature romane et de littérature comparée à l'Université Putnam ainsi que directeur des « Christian Gauss Seminars » à l'Université de Princeton. Il est l'auteur de nombreux essais consacrés à la littérature française, notamment Flaubert par lui-même (1971), La prison romantique: essai sur l'imaginaire (1976) et Victor Hugo et le roman visionnaire (traduction française, 1985).**

**1840.** L'élection à l'Académie est reprise, et Hugo est encore une fois battu. Il publie en mai un nouveau volume de poésie, *Les Rayons et les Ombres*. Avec Juliette, il fait un voyage dans la région du Rhin. Hugo tient un volumineux « journal de voyage », qu'il envoie au fur et à mesure à sa famille, et fait de nombreux dessins dans son carnet, son album et sur son manuscrit. De retour à Paris, le rapatriement des cendres de Napoléon accapare l'attention du poète. Le 15 décembre, jour même des cérémonies officielles, il publie en brochure des vers sur *Le retour de l'Empereur* et, une semaine plus tard, tout un recueil de poèmes sur Napoléon.

**1841.** A sa quatrième candidature à l'Académie française, Victor Hugo est élu au premier tour à une courte majorité. En juin, il est reçu à l'Académie et prononce un discours aussi politique que littéraire. Il se consacre au *Rhin*, livre inspiré de ses voyages de 1838 en Champagne et de 1840 au Rhin.

**1842.** *Le Rhin* paraît en janvier. En juin, Victor Hugo est élu directeur de l'Académie et à ce titre présente, en juillet, les condoléances officielles de l'Institut à Louis-Philippe, à l'occasion de la mort accidentelle de son fils aîné. Il commence et achève un nouveau drame qui est reçu à la Comédie-Française, *Les Burgraves*.

**Réception de Victor Hugo à l'Académie française (1841). Aquarelle d'Henri Vogel.**

Photo © Bulloz. Collections de la Maison de Victor Hugo



« Ne me parlez pas du drame moderne !!! », caricature faite par Hugo.

#### Actes et paroles

1843. Le 15 février, Victor Hugo a le « bonheur désolant de marier sa fille » : Léopoldine épouse Charles Vacquerie, fils d'un armateur du Havre. *Les Burgraves*, représentés pour la première fois le 7 mars, sont considérés comme un échec. En juillet, Hugo fait une visite-éclair à Léopoldine et aux siens au Havre, avant de partir pour un grand voyage en Espagne et dans les Pyrénées. Le 4 septembre, Léopoldine, son mari, l'oncle et le neveu de celui-ci se noient dans la Seine, à Villequier. Hugo apprend la nouvelle par le journal cinq jours plus tard et rentre à Paris, où il rejoint sa famille désespérée. Seule lueur dans cette année lugubre : Hugo se lie avec Léonie Biard.

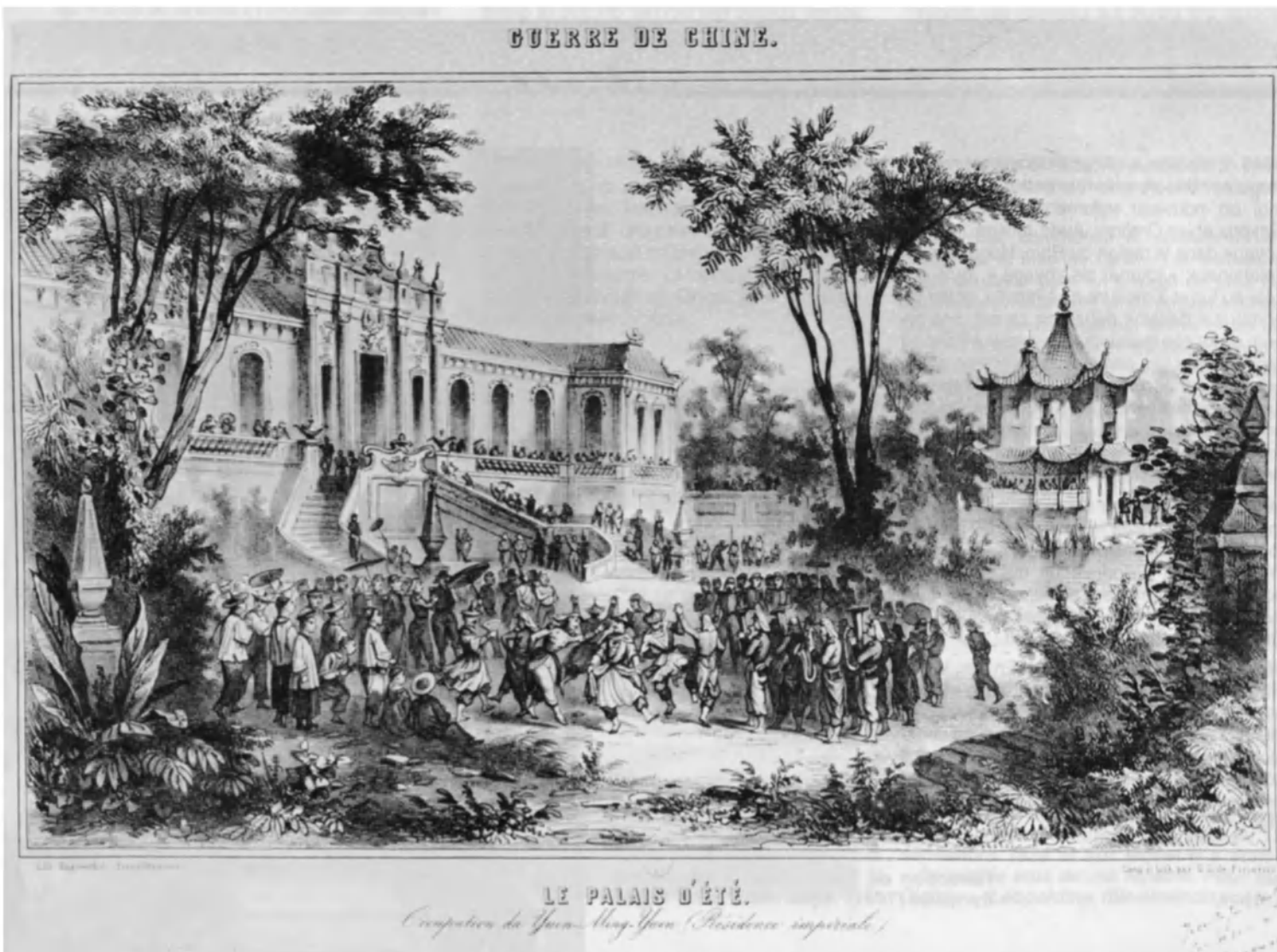
1844. La production littéraire de Victor Hugo se borne à un petit nombre de poèmes, dont la plupart s'inspirent de ses amours avec Léonie. Par ailleurs, le poète devient un familier du palais et reçoit les confidences du roi. *Ernani*, opéra de Verdi d'après la pièce de Hugo, est créé à Vienne.



1845. Victor Hugo, qui n'était ni électeur ni éligible, est nommé par le roi pair de France. Il publie la version définitive du *Rhin*. En juillet, il est surpris par la police en flagrant délit d'adultère avec Léonie Biard. En tant que pair de France, Hugo évite l'arrestation, mais Léonie

est incarcérée et le scandale impose à Hugo la fiction d'un voyage à l'étranger et la réalité d'une retraite à peu près totale. Il commence à écrire *Les Misères*, roman qui deviendra *Les Misérables*.

*Occupation du Yuanmingyuan, le palais d'Été, par les troupes anglaises et françaises, avant son incendie en 1860. Cette résidence impériale se dressait au nord-ouest de Beijing, au bord du lac Kunming.*



1846. Au début de février, Hugo sort de sa réclusion pour assister à une séance du Comité des monuments. Peu après, il fait ses débuts d'orateur à la Chambre des pairs avec un discours *Sur la propriété des œuvres d'art*. Il visite la prison de la Conciergerie et prend des notes abondantes. Mort de Claire Pradier, enfant unique de Juliette Drouet, à l'âge de 20 ans. Hugo, qui s'est toujours comporté en père adoptif à l'égard de la jeune fille, partage le deuil de Juliette. Il se rend à Villequier pour la première fois. Son travail poétique et romanesque continue, mais toujours sans publication.

1847. Victor Hugo visite la prison de la Roquette où il s'entretient avec un condamné à mort. Il rédige son discours sur la réforme pénale et sur le travail des enfants, et intervient à la Chambre en faveur des subventions aux théâtres et pour l'abrogation de la loi d'exil frappant la famille Bonaparte, remarquant que le gouvernement a bien moins à craindre de ces princes que du peuple affamé. Il se lie avec l'actrice Alice Ozy et fait une excursion d'une semaine en Normandie avec Juliette, en passant par Villequier, où il écrit les vers célèbres : « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne... ». La rédaction des

*Misérables* continue. *Esmeralda*, opéra de Dargomyjski d'après l'œuvre de Hugo, est créé à Moscou.

**Portrait de Léopoldine Hugo à onze ans, par Auguste de Châtillon, dit « Léopoldine au livre d'heures » (1835). Sa mort accidentelle, à dix-neuf ans, près de Villequier, village situé entre Rouen et le Havre, porte un coup terrible à Hugo. Le culte du père pour la disparue sera transposé dans les rapports de Jean Valjean et de Cosette et inspirera à Hugo un de ses plus beaux poèmes, « Demain, dès l'aube... » (Les Contemplations). La maison des beaux-parents de Léopoldine à Villequier est devenue le Musée Victor Hugo, l'un des hauts lieux hugoliens avec la maison de la Place des Vosges à Paris et Hauteville House à Guernesey.**

Photo © Roger Viollet, Paris



## Le Sac du palais d'Été

### Au capitaine Butler

*Hauteville House, 25 novembre 1861*

Vous me demandez mon avis, Monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde; cette merveille s'appelait le Palais d'été. L'art a deux principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la Chimère, qui produit l'art oriental. Le Palais d'été était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre une et unique; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle. Imaginez-on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'été. Bâissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze et de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-le ici sanctuaire, là harem, là citadelle, mettez-y

des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, faites construire par des architectes qui soient des poètes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le lent travail des générations. Cet édifice, qui avait l'énormité d'une ville, avait été bâti par les siècles, pour qui ? pour les peuples. Car ce que fait le temps appartient à l'homme. Les artistes, les poètes, les philosophes, connaissaient le Palais d'été; Voltaire en parle. On disait : le Parthénon en Grèce, les pyramides en Egypte, le Colisée à Rome, le Palais d'été en Orient. Si on ne le voyait pas, on le rêvait. C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule, comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît. Une dévastation en grand du Palais d'été s'est faite de compte à demi entre les deux vainqueurs. On voit mêlé à tout cela le nom d'Elgin, qui a la propriété fatale de rappeler le Parthénon. Ce qu'on avait fait au Parthénon, on l'a fait au Palais d'été, plus complètement et mieux, de manière à ne rien laisser. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce for-

midable et splendide musée de l'Orient. Il n'y avait pas seulement là des chefs-d'œuvre d'art, il y avait des entassements d'orfèvreries. Grand exploit, bonne aubaine. L'un des deux vainqueurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux bandits.

Nous européens, nous sommes les civilisés, et pour nous les chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. Mais je proteste, et je vous remercie de m'en donner l'occasion ! les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

L'empire français a empoché la moitié de cette victoire, et il étale aujourd'hui, avec une sorte de naïveté de propriétaire, le splendide bric-à-brac du Palais d'été. J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un vol et deux voleurs.

Je le constate.

Telle est, Monsieur, la quantité d'approbation que je donne à l'expédition de Chine.

Victor Hugo ■

# Rencontre africaine : le triomphe de Glapieu

par Jacques Téphany

**E**N 1866 à Guernesey, Hugo écrit en deux mois un mélodrame en prose en quatre actes : *Mille francs de récompense*. L'auteur universellement connu des *Misérables* revient-il enfin au théâtre qu'il a abandonné depuis l'échec, en 1843, des *Burgraves* ?

C'est ce qu'annoncent les amis du proscrit à Paris où l'événement est attendu avec impatience. Mais le songeur de Guernesey range les grands feuillets bleus couverts de son écriture magique au fond d'une malle. Il prétend que la censure refusera son visa et commente, laconique : « Je l'ai écrit pour me libérer de l'obsession d'une idée. »

Après avoir rejoint le *Théâtre en liberté*, un recueil de pièces que Hugo n'a pas publiées de son vivant, cette œuvre ne reverra le jour qu'en 1934, date de sa première publication, et ne sera créée au théâtre qu'en 1961 par Hubert Gignoux à Strasbourg. Vingt-quatre ans plus tard, ce fut notre tour, à l'occasion du centenaire de la mort du poète, de reprendre sur la scène la ballade de Glapieu...

De quoi s'agit-il ?

Dans le Paris des années 1820, un bagnard en rupture de ban, Glapieu — un Jean Valjean qui aurait gardé le sens de l'humour —, se faufile sur les toits de la ville. Il a faim et juste assez de force pour défier Dieu : « La première bonne action que je trouve à faire, je me jette dessus, je la fais. Ça mettra le bon Dieu dans son tort. »

Glapieu jette un regard dans une pauvre mansarde : là un vieillard s'éteint peu à peu près de ses trophées de vétéran de l'Empire. Il ne lui reste plus, pour veiller sur sa pauvreté que sa fille, une veuve, Etiennette, et sa petite-fille, Cyprienne. Afin de les nourrir, difficilement, le major Gédouard en est réduit à donner des leçons de musique.

La misère est là, évidente, terrible. La misère sur les hommes, passe encore, mais sur les femmes... Cyprienne aime un jeune commis de banque, Edgar Marc, employé chez un grand banquier, le baron de Puencarral. Puencarral... C'est justement en son nom qu'on saisit tous les meubles et le piano des Gédouard. L'exécuteur de cette œuvre basse est un homme d'affaires, impitoyable incarnation de l'esprit du temps — la Restauration —, Monsieur Rousseline. Celui-ci va donner à Etiennette une leçon de réalisme : pour être riche, n'ayez pas l'air pauvre, et si vous ne voulez pas condamner votre fille à la misère, donnez-la moi, je l'épouserai. A bout de force, comme la Fantine des *Misérables*, Etiennette laisse sa fille choisir. Mais Cyprienne, comme la Coquette du même roman, est inspirée par sa jeunesse : elle refuse. Alors Glapieu, caché depuis le début dans un placard comme un amant ordinaire du Théâtre de Boulevard,

s'exclame : « Bien mon Loulou ! » Le ton est donné.

Sans entrer dans les méandres de l'action mélodramatique (qui nous feront découvrir que le banquier est le mari d'Etiennette et le père de Cyprienne !), disons que tout le génie de la pièce tient dans celui du personnage central. Glapieu le bagnard n'est ni saint ni martyr. C'est Gavroche à cinquante ans, c'est l'esprit de Paris, c'est le rire amer et poétique du peuple.

Si le bagnard — avatar du proscrit — est chargé aux yeux de la morale officielle de tous les défauts, il a sur le bourgeois l'avantage du point de vue : il est « en dehors ». Glapieu sur le toit, c'est Hugo sur son île. Tous deux peuvent jouer à démasquer l'honnêteté. Que dit le juge ? « Tu as volé. » Que dit Glapieu ? « J'ai volé parce que j'avais faim. » La justice est comme l'armée, elle ne veut pas savoir, elle s'en tient au fait. Et voilà Glapieu, arrêté à l'âge de seize ans et emprisonné pour plusieurs années, un temps assez long pour apprendre à épeler la politique à un enfant.

Le miracle de *Mille francs de récompense*, c'est que le héros a gardé son âme d'enfant. L'humour, qui est déjà chez Hugo la poli-

tesse du désespoir, est aussi la marque de la jeunesse. Et existe-t-il au théâtre un meilleur moyen de subvertir la réalité que le rire ? D'un seul éclat, il dénonce ce que les manifestes, l'exil, les épopées et les romans analysent avec lenteur : c'est la grâce contre la pesanteur. Notre travail théâtral reposait sur cette dualité.

D'abord le mélodrame : il fallait y croire et faire assaut de générosité. Le « mélo », c'est la lutte de l'idéal contre le réel, de la générosité contre l'argent, de la jeunesse contre le passé. Le mauvais mélodrame met en scène le bien absolu contre le mal absolu et de cette confrontation naît souvent un ennui non moins absolu. Mais le bon mélodrame, et *Mille francs de récompense* est un chef-d'œuvre du genre, relativise ces données.

Ainsi le « bon » Edgar Marc nous est sympathique parce qu'il aime Cyprienne ; cependant, il est de ce bois dont on fait les bourgeois : il finira dans la peau frileuse d'un terrifiant honnête homme. Quant au « méchant » Rousseline, il a, comme le bagnard, l'avantage d'être lui aussi en dehors et il a pour lui son honnêteté intellectuelle : il se sait terrible chez les méchants qui se

## Actes et paroles

**1848.** 22 février, chute de la monarchie de Juillet et proclamation de la République. Hugo, qui a tenté en vain de faire proclamer la régence de la duchesse Hélène d'Orléans, se voit offrir par le gouvernement provisoire la mairie du 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris : il refuse. En juin, il est élu député à l'Assemblée constituante et lors des « journées de juin » s'expose aux fusillades des émeutiers pour essayer de rétablir l'ordre. Son activité jusqu'à la fin de l'année est presque exclusivement politique : il intervient en faveur des prisonniers politiques menacés de déportation ou de mort, contre les restrictions apportées à la liberté de la presse, pour l'octroi de secours financiers aux théâtres, fermés depuis les insurrections de juin, pour l'abolition de la peine de mort et contre la censure théâtrale. Il vote en outre pour l'insertion d'une référence aux droits de l'homme dans le préambule de la Constitution et contre toute limitation du suffrage universel. En novembre, il fait un discours important sur les restrictions budgétaires que l'on propose d'imposer aux écoles, aux universités, aux institutions culturelles, ainsi que sur la réduction des subventions aux sciences et aux arts, mettant en garde les députés contre toute économie au détriment du « bien-être intellectuel » : « Il faut relever

*Victor Hugo en 1848 plantant l'arbre de la liberté sur la Place Royale à Paris — l'actuelle Place des Vosges —, aquarelle d'Henri Vogel. Au fond, la maison qu'habita Victor Hugo.*

l'esprit de l'homme, le tourner vers Dieu, vers la conscience, vers le beau, le juste et le vrai, vers le désintéressé et le grand. C'est là, et seulement là, que vous trouverez la paix de l'homme avec lui-même, et par conséquent la paix de l'homme avec la société.» Décembre : élections présidentielles. Victor Hugo, impressionné par le livre *L'Extinction du paupérisme* (1844), vote pour son auteur, Louis Napoléon Bonaparte, qui l'emporte sur Cavaignac, Lamartine, et d'autres.



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo





**Victor Hugo à Bruxelles en 1867, photographié par Albert d'Arnoix, dit Bertall (1820-1882).**



**L'acteur français Pierre Meyrand dans le rôle de Glapieu, le bagnard-proscrit de Mille francs de récompense. Spectacle joué à la Cité internationale universitaire par la Compagnie « Théâtre en Liberté » en 1985.**

**1849.** A l'Assemblée, Hugo continue d'intervenir en faveur des arts, de l'achèvement du Louvre, de l'abolition de toute censure théâtrale, des secours financiers aux artistes. Élu député à la nouvelle Assemblée législative, il se distingue par un discours explosif sur la misère. En août, Hugo est élu président du Congrès international de la paix, dont il prononce les discours d'ouverture et de clôture, et en octobre il proteste contre la répression par des troupes françaises du soulèvement républicain à Rome contre le Pape. Cette vie publique très active n'empêche cependant pas le poète d'écrire.

**« La conscience devant une mauvaise action », dessin de Victor Hugo.**



**1850.** Un projet de loi visant à donner le monopole de l'instruction publique au clergé est rejeté par Hugo, le 15 janvier, comme une aberration rétrograde. L'idéal selon lui est l'instruction laïque, gratuite et obligatoire au premier degré : « Les portes de la science toutes grandes ouvertes à toutes les intelligences. » Ce discours énergique *Sur la liberté de l'enseignement* est suivi d'autres prises de position contre la restriction du droit de vote et la déportation, pour la liberté du théâtre et de la presse, qui achèvent de brouiller Victor Hugo avec les députés conservateurs. Il publie une lettre ouverte au Congrès international de la paix, réuni à Francfort, et poursuit — à un rythme très ralenti — son activité poétique. *Ce qu'on entend sur la montagne*, poème symphonique de Liszt sur des vers de Hugo, est exécuté à Weimar.

croient bons. Pas plus que Glapieu il n'aime les bourgeois ; il s'aime, lui. Là se rejoignent les deux vrais héros de cette pièce, le bagnard de la société et le bagnard du mal. Le même lien fatal unissait Valjean et Javert.

Pour mettre en scène ce duel, Arlette Téphany a choisi, non pas quelque décor réaliste, mais le champ vide de la scène, pariant ainsi sur l'imagination du public, sur son goût du texte.

Au centre, un seul meuble : un piano, tout ensemble cercueil et boîte à musique, coffre-fort et symbole culturel de la rêveuse bourgeoisie. Cet objet à la fois ennemi et complice, Glapieu doit le fracturer avant d'être pris dans ses cordes comme la mouche à la toile d'araignée.

Le travail de Pierre Meyrand, l'interprète de Glapieu, rejoint l'esprit de Chaplin : il fait du vagabond non pas un clochard de fantaisie, mais un homme rude, rompu aux luttes pour la vie, pour la faim. Avec lui, le grotesque devient truculence, le ridicule se hausse à l'émotion : il ne nous fait pas rire de lui, mais on rit *avec* lui.

Partout en France, à Paris comme en province, le spectacle et son acteur principal ont remporté un triomphe. L'accueil des publics populaires des banlieues et celui des jeunes avaient une chaleur particulière. Il y eut entre l'auteur, la troupe et le public une rencontre comme peu de dramaturges dans le monde en suscitent. C'était Hugo redécouvert.

► Mais c'est en Afrique que cet échange s'est opéré avec une intensité presque miraculeuse, au cours d'une tournée officielle que nous fîmes dans huit pays francophones. Nous avons joué notamment devant les étudiants de Dakar — 2 000 spectateurs sur un terrain de basket — et ceux de Kinshasa — un public de 3 000 personnes dans un amphithéâtre de béton.

Les comédiens transpirent abondamment dans leurs lourds costumes d'hiver. Ils se demandent comment un spectacle de deux heures et demie, sans décor, avec seulement un piano et un texte, dix projecteurs, une acoustique difficile, pourra tenir devant un aussi vaste auditoire. Et puis, ces histoires d'argent, de femme mariée devenue veuve, d'Empereur, de Restauration, quel intérêt pour nos hôtes des tropiques ? Combien de clefs leur manque-t-il pour entrer dans la nébuleuse Hugo ?

Dès les premières répliques de Glapieu, l'attention se cristallise, l'effet de sympathie joue à plein. Les rires fusent, brefs, généreux, sans l'inertie de certains publics qui rient à retardement et rient encore longtemps de s'être pris à rire, laissant l'action et l'acteur en panne. Non, ici le rire est vif, attentif. C'est comme s'ils anticipaient sur l'humour de Hugo. Ils l'attendent, le réclament. Le rythme du spectacle est soutenu malgré les dures conditions techniques, la chaleur...

Car le public est bien là. Aussi les comédiens prennent-ils plaisir à faire naître le miracle du mélodrame : émotion et

comédie mêlées. Lorsque Glapieu est seul devant le coffre-fort, il allume un cigare, prend une pose d'homme important, et soudain le vagabond devient président. Le rire alors de cette foule est énorme, comme celui des dieux d'Homère. A d'autres moments courent des frissons d'admiration pour la stratégie du méchant (oui, d'admiration : les pauvres n'ont qu'à mieux se défendre), puis s'entendent des soupirs d'inquiétude ou des rires gênés devant l'enthousiasme amoureux de Cyprienne et d'Edgar...

Il y eut aussi ce silence d'étonnement inquiet lorsqu'Etienne commence le monologue de ses aveux par : « Il y a des accablants : les femmes ne sont pas toujours heureuses... ». Ces derniers mots furent dits par l'actrice sans effet, sans lourdeur, avec tout le *sens* qu'une femme peut leur donner. Dans l'assistance, unanime, on entendit alors un seul et immense « Oh » de pitié.

Enfin, lorsque Glapieu intervient au cours du procès final pour dénouer les fils de l'intrigue et accomplir sa bonne action (donc pour se perdre lui-même), inquiets, les trois mille spectateurs de Kinshasa retenaient leurs souffles ; saisi d'émotion, mon voisin pleurait. Puis, quand Glapieu eut quitté la scène pour aller au bain, les trois mille se levèrent d'un seul mouvement en poussant une sorte de hululement que nous ne comprîmes pas tout de suite et qui était un « bis » crié par autant de bouches souriant dans les larmes.

Tous les comédiens sur le plateau et les rares Français dans le public étaient sous le coup de la plus forte émotion théâtrale de leur vie. C'était une fête de la langue française, et la pièce venait d'être jouée devant son public, celui qu'elle aurait sans doute rencontré en 1866 si Hugo ne l'avait pas alors mise sous clef.

On peut dès lors imaginer ce qu'était cette « obsession d'une idée » dont avait parlé Hugo. Les romans, même ceux qui deviennent un mythe comme *Les Misérables*, ne permettaient pas au poète de toucher directement son lecteur. Sa relation à l'autre demeurait purement conceptuelle. Avec le théâtre, et surtout avec cette réduction dramatique des *Misérables* qu'est *Mille francs de récompense*, Hugo aurait renoué avec la chaleur des hommes. Il s'est refusé ce plaisir. Il est retourné en exil comme Glapieu à son bain. Sans illusion.

Les illusions sont pour nous, gens de théâtre. ■

---

**JACQUES TEPHANY**, de France, est auteur dramatique, scénariste, administrateur et producteur de théâtre. Il est l'auteur de travaux de recherche sur Hugo et particulièrement sur *Mille francs de récompense*. Le spectacle *Mille francs de récompense* qu'il évoque dans son article a été créé en 1979-1980 par la Compagnie « Théâtre en Liberté », dans une mise en scène d'Arlette Téphany, et repris en 1985. Diffusé à la télévision française en juillet, il a fait une tournée en France et en Afrique francophone sous l'égide de l'Association française d'action artistique.

## « Choses à la plume »

A Baudelaire qui évoquait dans son Salon de 1859 « la magnifique imagination » de ses dessins, Hugo écrivit dans une lettre : « Je suis tout heureux et très fier de ce que vous voulez bien penser des choses que j'appelle mes dessins à la plume. J'ai fini par y mêler du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie et toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et surtout dans l'esprit. Cela m'amuse entre deux strophes. »

Comme l'a montré Pierre Georgel, conservateur chargé du Musée des Beaux-Arts de Dijon, dans son étude Histoire d'un peintre malgré lui, Hugo entendait ainsi rappeler que son œuvre graphique était secondaire par rapport à ce qu'il considérait comme l'essentiel : ses livres. Il ne voulait pas qu'il y eût un détournement d'intérêt du grand public et il garda cette attitude jusqu'à la fin de sa vie, préférant ne montrer ses « griffonnages » qu'à son entourage et les réservant à ses amis. Mais en prenant le parti de léguer à la Bibliothèque nationale les centaines de dessins qu'il avait gardés en sa possession, il leur reconnut devant la postérité la place très importante qu'ils occupent dans sa création.

Cette production graphique considérable — 3 000 pièces recensées —, qui s'inscrit essentiellement entre 1830 et 1876, frappe par l'ampleur et la variété de son inspiration : caricatures, croquis de voyage, paysages réels ou imaginaires, taches d'encre, empreintes, découpages, gribouillis des tables parlantes. A partir de 1848, le dessin a cessé pour Hugo d'être

une activité secondaire : pendant quelques années, il se substituera même presque entièrement à la création littéraire.

Très tôt, ses dessins eurent un public et furent salués par certains, notamment Théophile Gautier, qui en a exalté le « prodigieux sentiment plastique ». Et ils ne furent pas sans exercer une influence diffuse sur certains graveurs et peintres, comme Gustave Doré et, peut-être, Rodolphe Bresdin. Van Gogh les admirait et Picasso en possédait plusieurs.

Le public put vraiment découvrir son œuvre graphique en 1888, trois ans après sa mort, à l'occasion de la première exposition de ses dessins, à Paris, puis, au début du siècle, lors de l'inauguration de la Maison de Victor Hugo place des Vosges, dans la capitale. Mais la révélation de l'envergure et de la modernité de son génie graphique ne sera complète qu'au 20<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion des surréalistes qui furent surtout sensibles aux aspects les plus étranges, à la part « automatique » de sa création.

La place de Hugo dessinateur — sa richesse d'imagination et la singularité d'un art dont les filiations sont loin d'être encore exactement définies — a été reconnue avec justesse par un certain nombre d'écrivains, tant du 19<sup>e</sup> que du 20<sup>e</sup> siècle, entre autres Paul Claudel, qui parle de « l'espèce de contemplation panique » qui caractérise ces œuvres, et Gaëtan Picon : « le dessin est l'espace de l'essentiel ».

A l'heure actuelle, les recherches de certains spécialistes, en particulier Pierre Georgel, tentent de préciser, au-delà des approches plus ou moins partielles ou

partisanes d'une œuvre déroutante, les rapports de l'activité graphique et de l'activité littéraire chez Hugo par l'établissement, notamment, d'une chronologie rigoureuse. Ces pages en couleur donnent une idée de la puissance et de l'originalité du peintre Hugo, indissociable du poète.

## Pages en couleur

Page 19

« Gilliat sortant de l'écume », héros du roman de Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, qu'il décrit ainsi : « Il avait le sombre masque du vent et de la mer. » Plume et lavis d'encre, vers 1865.

Pages 20 et 21

« Le serpent en exil », lavis d'encre et rehauts de gouache.

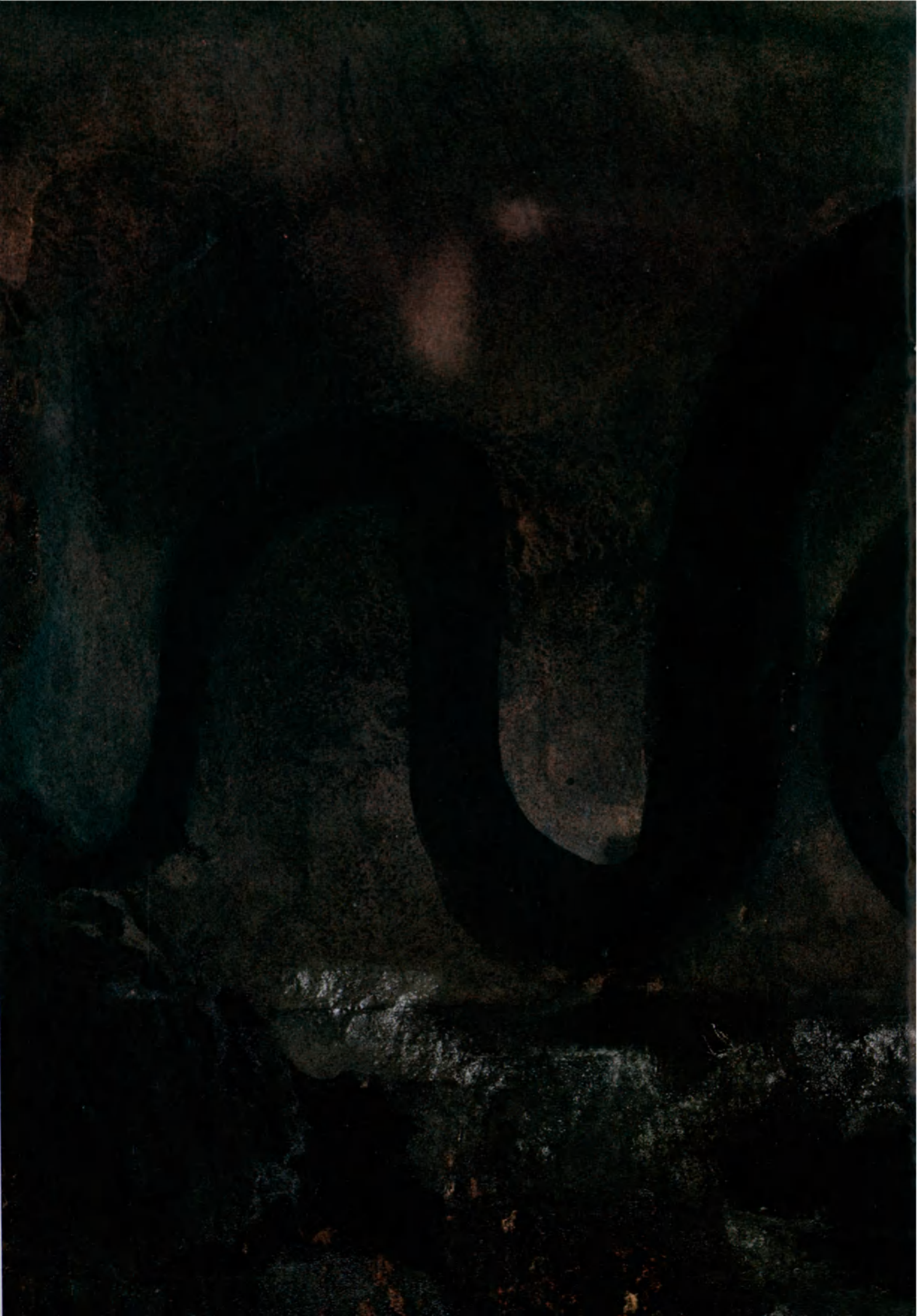
Page 22

En haut : « La Tour des Rats », plume et lavis d'encre. Ce dessin est daté du 27 septembre 1840, époque du voyage de Victor Hugo et de Juliette Drouet dans la région du Rhin. Mais il a sans doute été repris en 1847.

En bas : « Le Rocher Ortach », îlot situé près d'Aurigny, une des îles Anglo-Normandes. Mine de plomb, encre brune, lavis et aquarelle, vers 1863-1867.

Photos tirées de Victor Hugo, dessins et lavis par Jacqueline Lafargue © Editions Hervas, Paris, 1983. Collections de la Maison de Victor Hugo, Paris









# Hugo

par René Char

*Les deux premières strophes manuscrites d'un poème écrit à Jersey le 3 avril 1854 et recueilli pour la première fois en 1881 dans Les Quatre Vents de l'esprit.*

*« Je suis fait d'ombre et de marbre.  
Comme les pieds noirs de l'arbre  
Je m'enfonce dans la nuit.  
J'écoute; je suis sous terre;  
D'en bas je dis au tonnerre :  
Attends ! ne fais pas de bruit.*

*Moi qu'on nomme le poète,  
Je suis dans la nuit muette  
L'escalier mystérieux;  
Je suis l'escalier Ténébres;  
Dans mes spirales funèbres  
L'ombre ouvre ses vagues yeux. »*

**H**UGO est un intense et grouillant moment de la culture en éventail du 19<sup>e</sup> siècle, non une marche effective de la connaissance poétique de ce siècle. Obèse auguste, c'est le grand réussi des insensés, ou inversement. Sur sa silhouette géante, on baye, on admire, on pouffe, on se fâche, on tempête, on se déclare pour la pantomime. Tant de fatuité roularde frappe de consternation. Mais un remords naît aussitôt. A notre époque, voici le poète le moins indispensable qui soit, mais c'est celui qui sait projeter sur le métier perdu du vers, quand ce métier est inspiré, successivement la lumière la plus harmonieuse et la plus cramoisie. Il est aisé, mystérieux à souhait, fauve admirable dans ses bonds; son toucher est ineffable, par instants proche de la caresse médusante de Racine. Son plafond monte sur une verticale sûre. Voilà pour la noblesse.

Il a des thèmes pour tous les âges et pour tous les idéaux, mais nul de ces thèmes n'est satisfaisant pour aucun. Sa griffe torrentielle est irremplaçable lorsqu'on la contemple froncée et dessinée sur des débris et des morceaux, des lamelles et des grimoires. En sylvain, il surpasse Pan. Dans son entier, il est impossible. Un Barnum hâbleur, comptable de ses honneurs, de son lyrisme, et de ses deniers, maniant dans les affaires courantes de l'existence le verbe sauveur comme un stick ou encore comme

un coupe-file. Mais sitôt mort de cette mort violente que lui inflige Baudelaire — il est littéralement mis en pièce par l'obus baudelairien —, ses contrées belles se libèrent, son aurore cesse de jacter, des pans de poèmes se détachent et, splendides, volent devant nous. De son interminable et souvent sénile dialogue avec Dieu et avec Satan ne subsistent que quelques fourches subulées et quelques lys épars, mais d'une teneur d'arome et de feu presque unique.

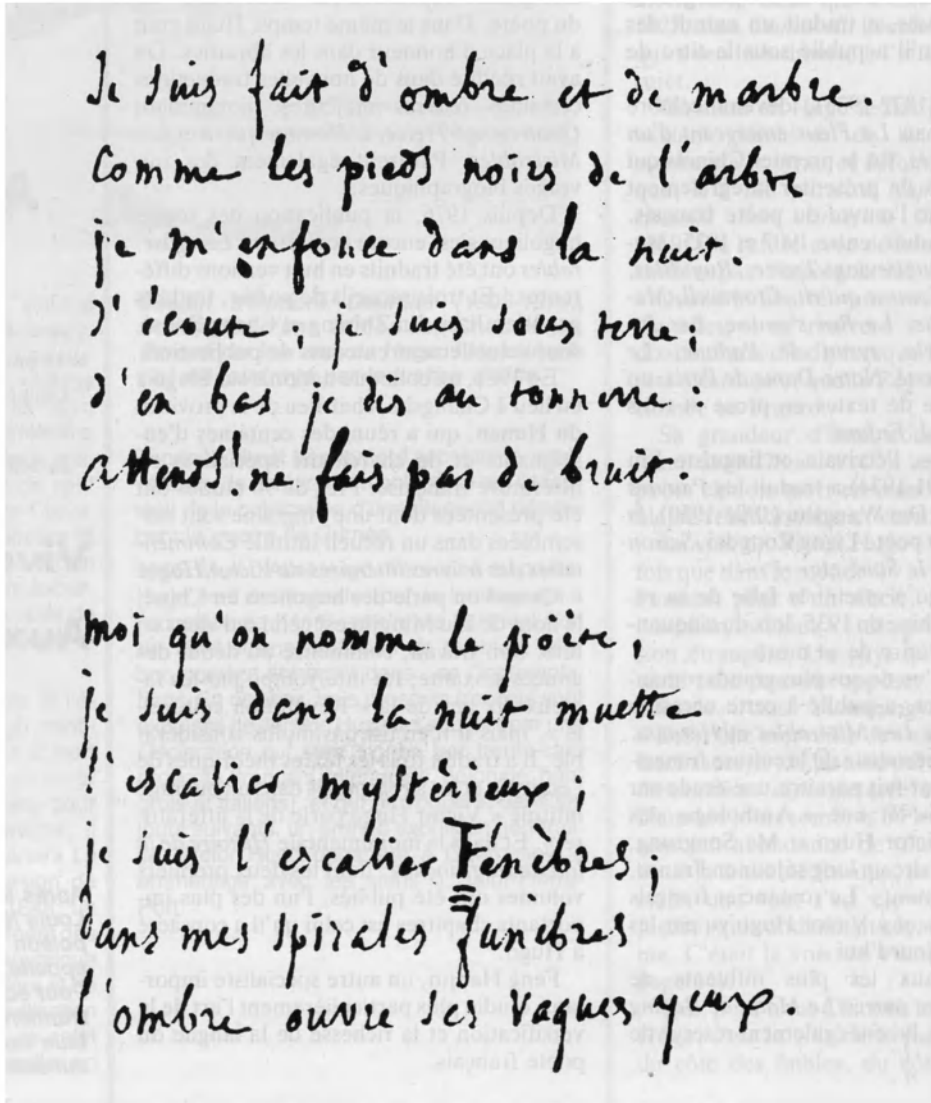
Hugo prosateur ne peut pas rivaliser avec Chateaubriand. Aux antipodes, Gérard de Nerval, avec *Sylvie*, enchante le bocage de plusieurs siècles. Toutefois il rapporte le tableau de ce qu'il distingue beaucoup mieux que Nicéphore Niepce.

Ajoutons qu'Hugo est l'archétype de miroir grandiose en forme de cœur et de résultat où s'interroge la notoriété de quelques-uns de nos importants contemporains. Ceci doit lui être compté.

1952 ■

*René Char, Œuvres complètes, pages 722 à 723, Bibliothèque de la Pléiade © Editions Gallimard, 1983*

**RENE CHAR**, poète français, est l'auteur d'une des premières œuvres poétiques de ce temps. Celle-ci a été réunie en 1983 dans un volume de la prestigieuse collection de classiques, « La Pléiade », chez Gallimard, sous le titre : Œuvres complètes. Il a publié en 1985 Les voisinages de Van Gogh.



Je suis fait d'ombre et de marbre.  
Comme les pieds noirs de l'arbre  
je m'enfonce dans la nuit.  
J'écoute; je suis sous terre;  
d'en bas je dis au tonnerre :  
attends ! ne fais pas de bruit.

moi qu'on nomme le poète,  
je suis dans la nuit muette  
l'escalier mystérieux;  
je suis l'escalier Ténébres;  
dans mes spirales funèbres  
l'ombre ouvre ses vagues yeux.

# La voix de la justice

## Victor Hugo en Chine

par Li Meiyang

**V**ICTOR Hugo fut l'un des premiers écrivains occidentaux à avoir été connu et traduit en Chine.

Les lecteurs chinois l'ont découvert au début de ce siècle grâce à Su Zigu, un traducteur chinois qui a publié en 1903, sous forme de feuillets, dans un quotidien de Shanghai, *La Nation*, les onze premiers chapitres du roman *Les Misérables*. Si infidèle que soit cette traduction, elle a aidé à faire connaître Hugo aux Chinois et fut bientôt suivie de deux autres en 1906 et 1907. A la suite de l'intérêt passionné que suscita cette œuvre, parurent en chinois, *Bug-Jargal*, *Le Dernier jour d'un condamné*, *Notre-Dame de Paris*, *Quatrevingt-Treize*, *Les Travailleurs de la mer* et *Han d'Islande*.

Lu Xun (1881-1936), l'un des plus grands écrivains chinois, a traduit un extrait des *Misérables*, qu'il a publié sous le titre de *Fantine*.

Zeng Pu (1872-1935), devenu célèbre pour son roman *La Fleur émergeant d'un océan de péchés*, fut le premier Chinois qui se soit promis de présenter intégralement dans sa langue l'œuvre du poète français. Ainsi a-t-il traduit, entre 1907 et 1935, *Marie Tudor*, *Quatrevingt-Treize*, *Ruy Blas*, *Hernani*, *L'Homme qui rit*, *Cromwell*, *Marion de Lorme*, *Le Roi s'amuse*, *Les Jumeaux*, *Angelo, tyran de Padoue*, *Le Théâtre en liberté*, *Notre-Dame de Paris*, un grand nombre de textes en prose et trois poèmes dont *L'Enfant*.

Entre-temps, l'écrivain et linguiste Liu Bannong (1891-1934) a traduit les *Pauvres gens*; le poète Dai Wangshu (1905-1950), *la Conscience*; le poète Liang Zongdai, *Saison des semailles*, *le Soir*, etc.

Victor Hugo a atteint le faite de sa renommée en Chine en 1935, lors du cinquantième anniversaire de sa mort.

Mao Dun, l'un de nos plus grands romanciers modernes, a publié à cette occasion des études sur *Les Misérables* et *Hernani*. Shen Baoji, spécialiste de la culture française, a également fait paraître une étude sur *Les Misérables* et une « Anthologie des poèmes de Victor Hugo ». Ma Songrong, qui venait de faire un long séjour en France, a écrit notamment « Le romancier français Victor Hugo » et « Victor Hugo vu par les Français d'aujourd'hui ».

Les journaux les plus influents de l'époque, entre autres *Le Matin de Beijing* et *Impartialité*, lui ont également réservé de

En 1952, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de sa naissance, de nombreuses personnalités chinoises ont publié des articles dans les journaux. Guo Moro (1892-1972), poète, dramaturge, historien et homme politique, qui était alors vice-président du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale, a rendu, sous le titre de « Pour la paix, la démocratie et le progrès », un vibrant hommage à sa mémoire. Mao Dun, ministre de la Culture à cette époque, a écrit « Pourquoi en Chine on aime les œuvres de Victor Hugo ». C'est encore Mao Dun qui a proposé à Vienne, à la deuxième session du Conseil mondial de la paix, d'honorer la mémoire de Victor Hugo.

La Bibliothèque de Beijing organisa alors une grande exposition sur l'œuvre et la vie du poète. Dans le même temps, Hugo était à la place d'honneur dans les librairies. On avait réédité dans de nouvelles traductions certaines œuvres majeures, notamment *Quatrevingt-Treize*, *L'Homme qui rit* et *Les Misérables*. Parurent également des ouvrages biographiques.

Depuis 1976, la publication des textes hugoliens s'est encore accélérée : *Les Misérables* ont été traduits en huit versions différentes ! Et trois recueils de poésie, traduits par Wen Jiasi, Jin Zhiping et Cheng Baoyi, sont actuellement en cours de publication.

En 1981, un colloque national sur Hugo a eu lieu à Changsha, chef-lieu de la province du Hunan, qui a réuni des centaines d'enseignants et de chercheurs spécialisés en littérature française. Près de 90 études ont été présentées dont une vingtaine sont rassemblées dans un recueil intitulé *Commentaires des œuvres littéraires de Victor Hugo*.

Quand on parle des hugoliens en Chine, le nom de Liu Mingjiu est celui qui vient en tête. Son travail, commencé au début des années soixante, fut interrompu par les fameux dix ans de la « Révolution culturelle », mais il n'en est pas moins considérable. Il a traduit tous les textes théoriques de l'écrivain et les a regroupés dans un ouvrage intitulé « Victor Hugo parle de la littérature ». Et dans la monumentale *Histoire de la littérature française*, dont les deux premiers volumes ont été publiés, l'un des plus importants chapitres est celui qu'il a consacré à Hugo.

Feng Hanjin, un autre spécialiste important, étudie plus particulièrement l'art de la versification et la richesse de la langue du poète français.

(SUITE DE LA PAGE 17)

### Actes et paroles

**1851.** De plus en plus contesté par la majorité gouvernementale à l'Assemblée, Hugo traverse, dans sa vie sentimentale aussi, une crise grave. Juliette Drouet découvre sa liaison avec Léonie Biard et les deux femmes le mettent en demeure de faire un choix. L'incarcération de ses fils pour des articles de journal sur la peine capitale et le droit d'asile aux proscrits étrangers secoue sa vie familiale. 2 décembre : le coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte trouve Victor Hugo au premier rang de la résistance républicaine, mais ses efforts demeurent vains devant la violence de militaires et la passivité des civils. Neuf jours plus tard, Hugo prend le chemin de l'exil. Il commence aussitôt à Bruxelles l'*Histoire d'un crime*. *Rigoletto*, opéra de Verdi d'après *Le Roi s'amuse* de Hugo, est créé à Venise.

**1852.** L'écriture est devenue l'unique forme de résistance politique possible : « Encrier contre canon », écrit Hugo à sa femme. *L'Histoire d'un crime* avance, nourrie chaque jour de nouveaux témoignages de Français expulsés ou en fuite, et *Napoléon le Petit* prend forme en l'espace de quelques semaines. Prévenu par le gouvernement belge qu'il risque l'expulsion s'il publie un livre contre le « prince-président », Hugo quitte Bruxelles au début d'août et débarque à Jersey où sa famille et Juliette Drouet le rejoignent. *Napoléon le Petit*, imprimé à Londres, est mis en vente le même jour à Bruxelles. Les Hugo emménagent à Marine-Terrace et le proscrit se consacre à la poésie. Le 29 novembre, Hugo prononce un discours pour célébrer l'anniversaire de la révolution de Pologne (1830), dans lequel il salue les Polonais, « aînés de la persécution ».

## AU PEUPLE.

Art. 68 - La Constitution est confiée à la garde et au patriotisme des citoyens français.

Louis-Napoléon est mis hors la loi.

L'état de siège est aboli.

Le suffrage universel est rétabli.

## Vive la République ! Aux Armes !

Pour la Montagne réunie  
le délégué

VICTOR HUGO.

Après le coup d'Etat du prince-président Louis Napoléon Bonaparte — le futur Napoléon III — le 2 décembre 1851, Hugo appelle, en vain, le peuple à se soulever. Pour échapper aux poursuites, il passe la frontière belge le 11 décembre sous un faux nom, avec un passeport fourni par Juliette Drouet.





1853. Parution en Belgique d'un volume d'*Œuvres oratoires* de Victor Hugo. A Jersey, les poèmes satiriques s'accroissent. Les Hugo sont initiés au phénomène des « tables parlantes ». D'abord sceptiques, ils sont convaincus à la suite d'une communication qui semble venir de Léopoldine. En deux ans, ils recevront des messages de plus de cent « esprits », dont ceux de Dante, Jésus-Christ, Mozart, Rousseau, Socrate, Shakespeare et Luther. En novembre, *Châtiments* paraît en deux éditions, l'une complète et l'autre expurgée; le recueil deviendra dès lors un objet de contrebande que l'on fait passer clandestinement en France.

1854. Les communications de la table et l'énorme production poétique de Hugo continuent. En janvier, une condamnation à mort sur l'île voisine conduit le proscrit à adresser un appel *Aux habitants de Guernesey* pour l'abolition de ce supplice anachronique. Il commence un long poème qui deviendra *La Fin de Satan* et prononce, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution de 1848, un discours lyrique et utopique : l'avènement des Etats-Unis d'Europe, voire de la République universelle, marquera la fin de la misère et de l'ignorance, la naissance d'une civilisation instruite et harmonieuse. La Junte de salut espagnole invite Victor Hugo à s'installer en

**Dessin d'Honoré Daumier (1808-1879), frontispice d'une édition des *Châtiments*. Ecrasé par les vers de Hugo, l'aigle impérial est foudroyé par la justice divine.**

Espagne; il est très tenté d'accepter. L'anniversaire de la révolution polonaise est l'occasion de la publication d'une plaquette dénonçant la guerre de Crimée.

1855. Mort d'Abel Hugo, frère aîné du poète. Hugo écrit de nouvelles pages lumineuses à l'occasion de l'*Anniversaire de la Révolution de 1848* et une profusion de poèmes, dont bon nombre entreront dans *Les Contemplations*. En octobre, trois proscrits français sont expulsés de Jersey; Hugo les soutient par une *Déclaration* qui sera signée par trente-cinq proscrits (français, allemands, polonais, hongrois et italiens), et qui provoquera, dans les jours suivants, un ordre d'expulsion généralisé. Victor Hugo débarque à Guernesey. Il emménage avec les siens à Saint-Pierre-Port.

Hugo a marqué de son influence nombre d'écrivains chinois. La lecture des *Misérables* a inspiré à Su Manshu (1884-1918) l'idée d'un monde nouveau, thème très avancé en Chine à cette époque.

Lu Xun, qui a traduit un extrait des *Misérables*, avait une sympathie particulière pour Fantine, cette femme que « l'on ne laissait pas vivre même dans les bas-fonds ». Il souhaitait ardemment que l'on puisse un jour mettre fin à de telles injustices.

On a cru que le grand écrivain Ba Jin avait été, au début de sa carrière, essentiellement influencé par Emile Zola. Mais au fond, c'est à Hugo que va sa préférence. Dans son essai, *Ba Jin parle de la littérature*, ne dit-il pas : « On pense que Maupassant et Zola sont les écrivains français les plus lus et les plus connus en Chine. Mais personnellement je tiens à mentionner, outre ceux-là, Victor Hugo et Jean-Jacques Rousseau. » Et Ba Jin a reconnu que *Les Misérables* étaient l'une des œuvres littéraires qui avaient profondément marqué sa vie.

Mais en Chine la popularité de Hugo dépasse largement le cercle des connaisseurs. Il est connu, compris et aimé d'une grande partie de la population. Lorsqu'on a projeté, à la fin des années 70, le film français *Notre-Dame de Paris*, il y avait des queues interminables devant les cinémas et la projection de *Marie Tudor* à la télévision, en 1983, a soulevé l'enthousiasme.

On aime en Hugo le révolutionnaire de la littérature, celui qui a fait triompher en 1827, avec *Cromwell*, l'école romantique et qui a rendu la liberté à l'imagination et au sujet.

On aime en Hugo le fier combattant, le vaillant défenseur de la justice. Pour combattre le tyran et défendre la République, il a fait paraître *Napoléon le petit*, *Histoire d'un crime*, et *Châtiments*. En 1859, il a refusé avec dédain l'amnistie accordée par Napoléon III en déclarant : « Quand la liberté rentrera, je rentrerai. » En effet, il ne rentrera à Paris qu'après dix-neuf ans d'exil, lorsque le Second Empire s'écroula et que la République fut proclamée en France.

Sa grandeur d'âme nous rappelle Qu Yuan (340-278 av. J.-C.), le premier grand poète chinois mort en combattant une noblesse réactionnaire et corrompue.

La voix de Victor Hugo s'élevait chaque fois que dans le monde il y avait oppression. Pendant plus d'un siècle, il ne faut pas l'oublier, la Chine a été la proie de l'oppression étrangère. Un pays qui a été pillé et violé sans pouvoir opposer une résistance efficace. Ainsi Yuanmingyuan (le palais d'Été), une merveille de l'architecture, a-t-il été saccagé et incendié par les corps expéditionnaires d'Angleterre et de France ! Dans ces jours sombres où le peuple chinois semblait abandonné de tous, d'une petite île de la lointaine Europe, de la maison d'un exilé, une voix s'est élevée, vibrante de justice, qui condamnait cet acte de banditisme. C'était la voix de Victor Hugo. (Voir page 14).

Oui, pour nous Chinois, la voix de Victor Hugo, c'est la voix de la justice. Toujours du côté des faibles, du côté de ceux qui



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**Dessin à la plume de Victor Hugo représentant un personnage chinois devant une sorte de temple.**

▶ revendiquaient le droit de vivre, Hugo poussa la grandeur d'âme jusqu'à ouvrir sa porte aux proscrits de la Commune de Paris. Il monta à la tribune du Sénat français à plusieurs reprises pour réclamer l'amnistie « totale, généreuse, sans réserve, sans condition et sans restriction » pour les Communards, sans crainte d'affronter les huées de la réaction assoiffée de vengeance.

Enfin, Hugo s'est fait aimer en Chine par l'idéal démocratique et humaniste qui imprègne son œuvre gigantesque. Ses meilleures pages, les plus puissantes, les plus pures, il les a consacrées aux humbles, aux misérables, aux déshérités, à tous ceux qui ont la noblesse d'âme, la vraie.

Quasimodo, le sonneur de Notre-Dame, est un monstre de laideur, mais il a l'âme pure et il est bon. Esméralda, la bohémienne, est généreuse, sensible, et son cœur est d'une noblesse infinie. Le galérien Jean Valjean, qui a croupi dans les ténèbres du bagne pour avoir volé du pain qu'attendaient ses neveux affamés, déploie un courage à toute épreuve. Il est le symbole de

l'espoir de l'humanité en un monde plus juste. Et depuis son apparition à la télévision, Gavroche, le gamin de Paris, leste, éveillé, goguenard, est devenu en Chine une image légendaire de l'adolescence.

Cet humaniste ardent, enfin, haïssait la guerre et apparaît comme un chevalier de la paix. Une raison de plus pour expliquer sa popularité auprès du peuple chinois.

Aujourd'hui, à l'occasion du centenaire de sa mort, le peuple chinois tient à se joindre au peuple français et à tous les peuples du monde pour lui rendre un hommage respectueux et reconnaissant.

Victor Hugo vivra toujours parmi nous, dans nos cœurs. ■

**LI MEIYING**, de Chine, est professeur de français à l'Université de Beijing. Après avoir terminé ses études dans cette même université, elle a perfectionné ses connaissances à l'Université de Rennes, en France. Elle a traduit plusieurs œuvres de grands écrivains chinois, notamment *La maison de thé de Lao She*, *La pluie*, *La brume* et *L'automne de Ba Jin*. Son article a été écrit directement en français.

#### Actes et paroles

**1856.** Hugo écrit de grands fragments de *Dieu*. *Les Contemplations* paraissent en avril et sont un si grand succès de librairie que Hugo se met à l'abri d'une nouvelle expulsion en devenant pour la première fois de sa vie propriétaire foncier : il achète une maison située au 38, Hauteville Street. La décoration de la maison, entièrement conçue et dirigée par Hugo, prendra des années encore, mais la famille peut y emménager dès l'automne. Le proscrit lance deux nouveaux appels d'encouragement aux nations naissantes : *A l'Italie* et *A la Grèce*.

**1857.** Hugo se consacre entièrement à la poésie. Il écrit notamment plusieurs « petites épopées » qui seront recueillies dans *La Légende des Siècles*, *La Révolution* et une bonne partie de *La Pitié suprême*.

**1858.** Dans l'espoir de trouver un mari pour sa fille, Mme Hugo emmène Adèle à Paris pour quelques mois; dès lors, elle n'habitera plus Hauteville-House de façon continue. Le poète achève *La Pitié suprême*, *Le Verso de la page* et *L'Ane*. Son travail sur les « petites épopées » est interrompu à la fin du mois de juin par un anthrax au dos. Il ne peut s'y remettre qu'au début d'octobre.

Photo © Collections de la Maison de Victor Hugo-SPADEM, 1985



**Hauteville House, la maison de Hugo à Guernesey, qu'il acheta le 16 mai 1856 avec le produit de la vente des Contemplations et où il résidera jusqu'en 1870. Vue de la façade donnant sur le jardin et la mer. Cette vaste demeure est une création extraordinaire où Hugo a laissé libre cours à son talent de décorateur. Selon l'expression de son fils Charles, c'est un « véritable autographe de trois étages, quelque chose comme un poème en plusieurs chambres. » En haut,**

**le premier « Look-out » où Hugo travailla. Plus tard, il fit construire tout au sommet de la maison une « chambre de verre », pièce éclairée par des verrières d'où il avait une vue étendue. Il y écrivait face à la mer, debout devant un pupitre fixé au mur ; à côté, une sorte de cellule lui servait de chambre. Donnée à la Ville de Paris par les descendants du poète en 1927, Hauteville House a conservé la quasi-totalité de son décor et est ouverte au public d'avril à octobre.**

# Le Jean Valjean des écrivains

par Evgeni Evtouchenko

**I**l y a des écrivains sans lesquels on ne saurait imaginer l'histoire de la littérature. Il y en a sans lesquels on ne saurait imaginer l'histoire tout court. Victor Hugo est de ceux-là.

Dans un épisode célèbre de son roman *Les Misérables*, l'ancien forçat Jean Valjean, qui dissimule soigneusement son passé et est à présent ce qu'il est convenu d'appeler un « homme honorable », voit une charrette écraser un homme. Laissant là sa respectabilité, il se glisse dessous pour la soulever en un effort presque surhumain, se trahissant du même coup et s'exposant à être reconnu. Si ma mémoire est bonne, la mémoire de l'enfant que j'étais quand j'ai lu

ce roman, c'est à cet instant, en effet, que l'inspecteur Javert a la certitude qu'il a enfin démasqué le forçat qu'il poursuit sans relâche.

Tel était Victor Hugo lui-même. La vie lui offrait de nombreuses occasions de connaître le confort et la respectabilité et, en même temps, il pouvait dissimuler habilement sa personnalité sous les apparences très convenables de la consécration littéraire et de l'intégration sociale.

Pourtant, à la vue d'êtres humains écrasés, ce n'est pas l'instinct de conservation qui a joué chez lui, mais le noble élan de porter secours. Egal à Javert par sa ténacité d'enquêteur, son intégrité de professionnel

méthodique qui ne craint pas de plonger dans les égouts parisiens pour trouver ce qu'il cherche, Hugo n'en a pas moins toujours été du côté des persécutés et non des persécuteurs. Il était habité par une sorte de dualité ou plutôt de pluralité qui faisait de lui non seulement Esméralda et Quasimodo, mais chacune des chimères de Notre-Dame de Paris. Comme Jean Valjean, Hugo ne pouvait pas ne pas tenter de soulever la charrette, quitte à se retrouver lui-même écrasé. Ainsi sur ses épaules soulevait-il l'histoire.

On reproche à Hugo son emphase mélodramatique, sa grandiloquence — non sans raison. Mais ne serait-ce qu'à cause de Gavroche dormant dans l'éléphant de la Bastille, on peut tout pardonner à Hugo. Il était lui-même Gavroche. Oui, il lui arrivait de s'endormir dans l'éléphant, impressionnant mais creux, de sa notoriété, cependant il comprenait que cet éléphant était rongé par les souris et lorsqu'il entendait des coups de feu, il savait toujours bondir à temps pour rejoindre les barricades. Jusqu'à la fin il a gardé en lui quelque chose de gamin.

« O juges, vous jugez les crimes de l'aurore » écrit Hugo dans son poème *Le procès à la révolution (L'Année terrible, 1872)*. Il prenait ainsi non seulement la défense de la Révolution française, mais aussi la sienne contre les Bonacieux qui triomphent des d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis. Dans son poème *Ecrit sur un exemplaire de la Divine Comédie (Contemplations, 1856)*, Hugo dit également :

*Puis je fus un lion rêvant dans les déserts  
Parlant à la nuit sombre avec sa voix  
grondante.*

*Maintenant, je suis homme, et je  
m'appelle Dante.*

Hugo a été le Dante de la Révolution française. Poète, il ne s'est pas contenté de montrer le côté romantique des barricades, il a aussi traversé, à l'instar de Jean Valjean, le monde souterrain, sanglant, le grand cloaque de l'événement historique.

Oui, Hugo était sentimental, mais à la manière du forçat qui achète une poupée à la petite Cosette. Ceux qui accusent les autres de sentimentalité sont le plus souvent des êtres incomplets, dénués de cette grande qualité humaine et qui envient en secret les personnes qui la possèdent. Un homme qui n'est pas sentimental n'est pas vraiment un homme. Des larmes en trop valent mieux qu'une incapacité pathologique à pleurer.

C'est, je crois, Carlyle qui a dit : « Un grand homme emmène sur son dos, comme Samson, les portes derrière lesquelles on veut l'enfermer ». Tel était Hugo. Le jugement méprisant que portent sur lui les snobs, qui prétendent qu'on ne peut le lire qu'à l'âge des « teenagers », est en fait un compliment. Car c'est à cet âge que se forme la psychologie de l'homme. Soyons honnêtes avec nous-mêmes, n'est-ce pas justement quand nous étions adolescents que nous nous sommes imprégnés de tout ce qu'il y a de meilleur en nous ? Par la suite, nous nous recouvrons d'une sorte de croûte psychologique dure et nous perdons ce don d'imprégnation. ▶

1859. Victor Hugo fait une excursion de 15 jours à l'île de Sercq avec son fils aîné et Juliette Drouet; ces deux derniers se rencontrèrent pour la première fois. En août, il répliqua au décret d'amnistie par une *Déclaration* qu'il fait insérer dans les journaux anglais : « Quand la liberté rentrera, je rentrerai. » La majorité des proscrits politiques à Guernesey regagnent cependant la France. *La Légende des Siècles* (Première série : Histoire — les Petites Epopées) est publiée en septembre. Hugo se détourne du genre épique par un grand nombre de poèmes qui entreront dans *Les Chansons des rues et des bois*, puis y retourne en reprenant *La Fin de Satan*, abandonnée depuis cinq ans. Il fait un appel public *Aux Etats-Unis d'Amérique* pour sauver l'abolitionniste John Brown, condamné à mort.

1860. Hugo adresse au *Progrès*, journal de Port-au-Prince, ses vœux pour la fraternité entre les hommes : « Il n'y a sur la terre ni blancs ni noirs, il y a des esprits. » Il continue son travail sur *La Fin de Satan* jusqu'en avril, date à laquelle il reprend une autre œuvre, abandonnée depuis douze ans : *Les Misérables*. En juin, il fait une rentrée triomphale à Jersey, à l'invitation du comité de soutien à Garibaldi, et prononce un discours sur la liberté et l'unification de l'Italie. Son ami Ribeyrolles, ancien député et proscrit, meurt à Rio de Janeiro; il envoie au comité brésilien une épitaphe en vers pour sa tombe.

Frontispice dessiné par Hugo pour *La Légende des Siècles*.



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

## Actes et paroles

**1861.** Victor Hugo laisse pousser sa barbe. A Paris, son beau-frère Paul Chenay publie la gravure « John Brown », faite d'après le dessin d'un pendu par Hugo. A la fin de mars, l'écrivain quitte Guernesey, accompagné de Charles et de Juliette, pour un voyage de trois mois sur le continent; en Belgique, — où il rend visite à sa femme et à sa fille à Bruxelles, séjourne à proximité du champ de bataille de Waterloo et achève *Les Misérables* (sauf remaniements) —, ainsi qu'en Hollande. Charles décide de s'établir sur le continent. Hugo écrit trois lettres publiques importantes : au Congrès du Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers, sur la propriété littéraire et artistique; à l'Association unitaire italienne, pour la remercier de l'en avoir fait spontanément membre et pour l'encourager dans son œuvre; au capitaine Butler, sur le sac du Palais d'été à Pékin. Il commande aussi la construction d'une « chambre vitrée » dans la partie supérieure de sa maison, pour en faire un cabinet de travail : ce sera son « look-out ».

**1862.** Victor Hugo adresse aux journaux belges une lettre sur *Les Condamnés de Charleroi* qui provoque sept commutations de

peine. Il organise chez lui un repas hebdomadaire pour les enfants pauvres de l'île. La publication des *Misérables* commence à Bruxelles le 30 mars et à Paris le 3 avril, mais un drame tiré du roman par Charles Hugo et Paul Meurice est interdit de représentation par le gouvernement français. En août et septembre, Hugo voyage avec Juliette en Belgique et sur les bords du Rhin. Des journalistes de nombreux pays, admirateurs des *Misérables*, organisent en son honneur un banquet à Bruxelles, et il prend la parole pour saluer la presse libre et sa contribution au progrès social. Sur le point de retourner à Guernesey, Hugo doit refuser une invitation à parler au Congrès international pour l'avancement des sciences sociales, mais adresse à celui-ci une lettre de soutien que publie *Le Temps* de Bruxelles : « Pas de plus pressante urgence que celle de l'enseignement gratuit et obligatoire. » Il fait aussi appel, avec succès, au peuple de Genève pour qu'il rejette un projet de constitution maintenant la peine de mort. Un *Album* de douze dessins de Hugo, gravés par Paul Chenay, avec une préface de Théophile Gautier, un portrait et une lettre-préface de Victor Hugo, paraît à Paris.



Gavroche à onze ans, dessin fait par Hugo du personnage des *Misérables*, archétype du gamin de Paris.

Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**Enlèvement de Cosette, illustration de Emile-Antoine Bayard (1837-1891) pour une édition des Misérables. Fidèle à la promesse qu'il a faite à la mère de Cosette à l'heure de sa mort, Jean Valjean retrouve la petite fille et l'arrache au ménage Thénardier, auquel elle avait été donnée en pension et chez qui elle était devenue le souffre-douleur des parents et de leurs enfants.**

► Il y a de merveilleux écrivains sans lesquels je peux très bien m'imaginer en tant qu'homme. Sans Hugo, je ne le peux pas.

Dans *Le nuage en pantalons*, un poème génial de Maïakovski, « hurlent les chœurs de Notre-Dame de Paris ». A l'époque, Maïakovski n'était pas encore allé à Paris et cette image de la cathédrale lui est, bien sûr, venue de Hugo. Le grand art est toujours une forme de paternité : Maïakovski était l'un des fils de Victor Hugo; il était, lui aussi, un gamin de la Révolution qui sentait sur ses chevilles les chaînes invisibles du devoir, celles de Jean Valjean.

Chez Dostoïevski, sur les dernières photos, on retrouve le lourd regard de forçat d'un Jean Valjean. *Les Misérables* de Hugo et *Humiliés et offensés* de Dostoïevski : si ces deux titres se font écho, ce n'est pas un hasard.

Quelqu'un a dit un jour que la littérature était « un bain exquis ». Ce n'est pas agréable à entendre, et pourtant c'est la vérité. Hugo a supporté ce bain avec honneur.

**EVGENI A. EVTOUCHENKO, écrivain soviétique, est l'auteur d'une œuvre poétique de renommée internationale. Depuis son premier recueil, Les prospecteurs du futur (1952), il a publié notamment La centrale hydro-électrique de Bratsk (1965) et L'Université de Kazan (1970). Il est aussi l'auteur d'un film, Jardin d'enfant.**

Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo



**1863.** Au début de l'année, la Russie écrase une insurrection populaire en Pologne; Victor Hugo répond à l'appel du journal *Kolokol* par une adresse *A l'armée russe* reproduite dans la presse à travers toute l'Europe. A Puebla, ville mexicaine assiégée par les troupes françaises, un journal bilingue imprime tous les jours à la « une » des extraits de *Napoléon le Petit*, et nargue les envahisseurs : « Vous avez Napoléon, nous avons Victor Hugo. » Hugo répond par un beau texte sur *La Guerre du Mexique*. Adèle Hugo s'enfuit de la maison paternelle et s'embarque pour le Canada. Mme Hugo publie *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* et revient passer dix jours à Guernesey. En été, Hugo et Juliette font un voyage de sept semaines en Allemagne. L'écrivain commence à élaborer un texte sur Shakespeare et écrit *Promontorium Somnii*.

**1864.** Publication de *William Shakespeare*, apothéose des génies de tous les temps. Victor Hugo est invité à présider une fête donnée à Paris à l'occasion du 300<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Shakespeare; il est entendu qu'il sera représenté par un fauteuil vide. Le gouvernement interdit la manifestation. Hugo écrit une *Préface pour la nouvelle traduction de Shakespeare par François-Victor Hugo* et commence *Les Travailleurs de la mer*. Son voyage annuel le conduit en Allemagne, au Luxembourg et en Belgique.

**13<sup>e</sup> année d'absence, Victor Hugo, 1864, sans doute un exemple de ces dessins qu'Hugo appelait « carte de visite » et qui étaient des cadeaux adressés à ses amis pour les éternes.**

Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo



## Victor Hugo en Union soviétique

L'œuvre de Victor Hugo est d'autant plus populaire en Union soviétique qu'elle fait partie du programme de lecture obligatoire des écoles. Tous les écoliers connaissent le poème « Sur une barricade, au milieu... » (*L'Année terrible*, 1872), « Demain dès l'aube... » (*Les Contemplations*, 1856) ainsi que les épisodes de Gavroche et de Cosette du roman *Les Misérables* (1862).

Ce roman, traduit en russe dès 1862, est en effet le plus lu de ceux qu'a écrits Hugo. Ses éditions sont très nombreuses. Il en existe, surtout depuis l'époque soviétique, beaucoup de versions abrégées ou adaptées, le plus souvent à des fins scolaires (de 30 à 50 pages), où dominent les épisodes de Cosette et de Gavroche, en particulier dans les langues non russes. Des artistes célèbres, comme D.I. Mitrokhine en 1923 et Naoum Altman en 1949, ont illustré *Les Misérables*.

Les autres romans les plus populaires sont *Notre-Dame de Paris*, *Les Travailleurs de la mer* (traduit dès l'année de parution, en 1866) et *L'Homme qui rit* (traduit dès 1869, année où il fut publié en français). De celui-ci, la traduction la plus célèbre est celle du poète Benedikt Livtchitz.

Parmi les traducteurs des poèmes de Hugo, on relève les noms de très grands poètes. Fédor I. Tioutchev (1803-1873) a traduit un extrait d'*Hernani* (1829), drame en vers de Hugo. Valéri Brioussov (1873-1924) a traduit notamment « Ce siècle avait deux ans !... » (*Les Feuilles d'automne*, 1831). « La Grand-Mère » (1829) a été traduit par Alexandre A. Blok (1880-1921). Et Anna Akhmatova (1889-1966) a donné une traduction de « A L[éopoldine] » (*Les Rayons et les Ombres*, 1840). « Mugitusque Boum » (*Les Contemplations*, 1856) et un grand nombre d'autres poèmes ont été traduits par Benedikt Livtchitz. V.A. Rojdestvenski et P.G. Antokolski sont également deux grands traducteurs de l'œuvre poétique de Hugo.

La musique a beaucoup contribué à populariser l'œuvre du poète français. En 1847, Alexander S. Dargomyjski (1813-1869) a composé un opéra, *Esmeralda* (la bohémienne des *Misérables*). Il faut aussi mentionner, d'après un drame en prose de Hugo, *Angelo* (1876), opéra de César Cui (1835-1918), un des compositeurs du « groupe des Cinq », qui a écrit également des romances sur des poèmes de Hugo, notamment *Vieille chanson* (« Je ne songeais pas à Rose... », dans *Les Contemplations*). Citons, parmi les nombreux autres musiciens russes qu'a inspirés Hugo, Sergueï V. Rachmaninov (1873-1943), avec sa romance *La réponse* (« Autre guitare », *Les Rayons et les Ombres*).

Ces données nous ont été aimablement communiquées par la rédaction de la Bibliothèque d'Etat d'URSS V.I. Lénine, à Moscou.

# Brésil : une présence vivante

par José de Souza Rodrigues

**A**U Brésil, Victor Hugo rayonna sur tout le 19<sup>e</sup> siècle. Plus d'une centaine de traducteurs s'intéressèrent à son œuvre. Rien que dans la province de Maranhão, au nord-est du pays, *Les Misérables* furent publiés à plus de 10 000 exemplaires. D'après Carneiro Leão, dans son étude *Victor Hugo au Brésil*, le poète français fut connu des Brésiliens dès 1841, dans une toute première version en langue portugaise, par Maciel Monteiro, du poème *Madame, autour de vous...* (*Feuilles d'automne*, 1831).

Presque tous les écrivains suivirent les pas de celui en qui ils voyaient le poète de la liberté d'expression, du renouvellement permanent et l'artisan de la justice sociale.

Mais on peut affirmer que son plus grand héritier fut un jeune poète romantique de Bahia, Antônio de Castro Alves (1847-1871), à l'existence brève mais féconde, toute d'aventure et de création.

Les racines de son tempérament romantique plongent dans l'enfance. Son grand-père José Antônio da Silva Castro, figure légendaire de la région de Bahia, combattit, à la tête du bataillon *Maria Quitéria*, pour l'indépendance et, plus tard, son oncle se consacra avec passion aux grandes campagnes libératrices. Sa nourrice, la mulâtresse Léopoldina, qui lui avait raconté les souffrances des Noirs asservis, lui inspira son œuvre majeure, *Les Esclaves*. Enfin, son professeur, Abílio César Borges, pressentit son talent. En lui apprenant l'anglais et le français, il lui permit de découvrir de grands poètes européens comme Byron et Hugo.

Certes, Castro Alves, en particulier dans son œuvre lyrique, a subi diverses influences. Mais aucune n'est comparable en profondeur à l'emprise qu'exerça le verbe hugolien sur la sensibilité du jeune poète. Très tôt, il s'identifia à Hugo dont il traduisit de longs poèmes (*Chant de Bug-Jargal*) et auquel il dédia beaucoup de textes.

Dans son théâtre, notamment dans *Gonzaga ou la Révolution de Minas*, drame en prose inspiré par les luttes pour l'indépendance que soutinrent les poètes au 18<sup>e</sup> siècle, on retrouve les grands principes de la dramaturgie romantique telle que Hugo l'a définie. Cette pièce, qui n'a plus aujourd'hui qu'une valeur historique, marque un jalon décisif dans l'histoire du théâtre brésilien. Si l'on se rappelle qu'il n'existait jus-

qu'au Brésil, on mesure toute l'importance de l'apport hugolien dans un domaine qui ira s'épanouissant à partir du 19<sup>e</sup> siècle pour atteindre sa plénitude à l'époque contemporaine. Une fois de plus Hugo était rajeunissement et renouveau...

Cette force novatrice agit aussi sur la poésie brésilienne. La contribution formelle de Hugo dans ce domaine a été décisive. Son style plein d'audaces d'imagination, de métaphores inattendues, d'évocations visuelles, le magnétisme verbal de cette poésie d'ampleur cosmique bousculant toutes les normes du classicisme sont à l'origine d'une tendance littéraire dont le représentant le plus éminent fut précisément Castro Alves. L'historien Capistrano de Abreu la dénomma « condorisme », dérivation du mot « condor », oiseau sud-américain de grande taille qui peut atteindre les plus hauts sommets des Andes.

C'est dans sa grande fresque poétique *Les Esclaves* — véritable diatribe contre l'asservissement des Noirs au Brésil — que le « condorisme » de Castro Alves se cristallise. Un poème, extrait de ce long ensemble passionnément engagé, *Le Vaisseau négrier*, fut applaudi par le public lorsque son auteur le déclama au Lycée littéraire le 7 septembre 1868. La présence de Hugo transparait nettement dans cette atmosphère d'imagination illimitée, d'idéalisation puissante, de grandeur plastique. L'adhésion à la cause abolitionniste s'enflammait grâce à la participation active du jeune romantique de Bahia :

(...)  
*C'est un rêve dantesque... sur le pont*  
*Rougit les corps l'éclat des lampions.*  
*Lueur teintée de sang...*  
*Des chaînes et des fouets qui font du*  
*bruit...*  
*Des masses d'hommes noirs comme la*  
*nuit*  
*Dansant affreusement...*  
*La maigre bouche au mamelon*  
*haussant,*  
*Chaque mère allaite un noir enfant*  
*Du sang des pauvres veines.*  
*Des filles, toutes nues et effrayées,*  
*Par la foule des monstres entraînés,*  
*Soupirent, en vain, leurs peines.*  
(...)

A l'instar de Hugo, défenseur des misérables et des malheureux, Castro Alves fut

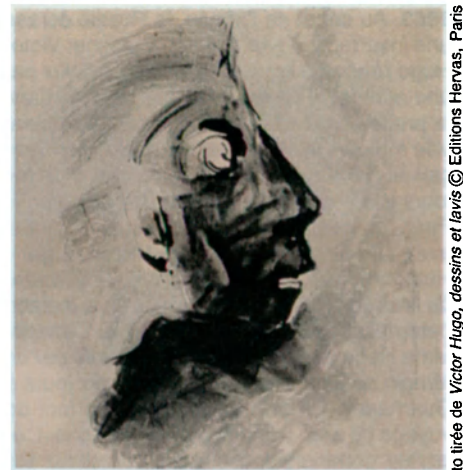


Photo tirée de Victor Hugo, dessins et lavés © Editions Hervas, Paris

## Actes et paroles

**1865.** Mort d'Emily de Putron, fiancée de François-Victor; ce dernier quitte Guernesey; son père prononce un éloge funèbre. Il fait plusieurs interventions sur la peine capitale et accepte de faire partie d'une commission pour élever en Italie une statue à Beccaria. Il écrit une lettre au gonfalonier de Florence pour commémorer le sixième *Centenaire de Dante*. En juin, Hugo se divertit quelques jours en écrivant *La Grand-Mère*, comédie en un acte, puis part avec Juliette pour quatre mois sur le continent : voyage en Belgique, en Allemagne et au Luxembourg. Lettre au *Congrès des étudiants de Liège* : la fraternité des écoles, écrit Hugo, annonce la fraternité des peuples. Publication à Bruxelles et à Paris des *Chansons des rues et des bois*. Hugo termine *Les Travailleurs de la mer*. Mariage de Charles Hugo avec Alice Lehaene.

**1866.** Publication des *Travailleurs de la mer*, roman dédié à Guernesey, « mon asile actuel, mon tombeau probable ». Hugo écrit un drame, *Mille Francs de récompense*, et une comédie en un acte, *L'Intervention*. A Bruxelles, où il séjourne deux mois en été et où il retrouve sa femme et ses fils, Hugo commence un nouveau roman, *L'Homme qui rit*, et l'introduction à *Paris-Guide*, recueil de textes destinés à paraître lors de l'Exposition universelle de 1867. Novembre et décembre : lettre publique en réponse à l'appel des Crétois insurgés contre les Turcs; adhésion en qualité de membre honoraire au Comité central pour la cause polonaise.

**1867.** Nouvelle lettre au peuple crétois. Lettre *A l'Angleterre* sur les indépendantistes irlandais. Victor Hugo écrit *Mangeront-ils ?*, une comédie en deux actes, et publie son texte sur *Paris* : célébration de son histoire, vision majestueuse de son avenir de capitale d'une Europe unie au 20<sup>e</sup> siècle, d'une humanité unie aux siècles suivants. Appel *Au Président de la République mexicaine* (Juárez), lui demandant de laisser vivre l'empereur Maximilien « par la grâce de la République ». Echange émouvant de lettres avec un Portugais lors de l'abolition de la peine de mort au Portugal; leur correspondance paraît dans *Le Courrier de l'Europe*. Lettre adressée au Congrès de la Ligue de la Paix qui se tient à Genève. Hugo passe trois mois sur le continent : en famille à Bruxelles, où il voit son premier petit-fils, Georges, et en Zélande. Publication en plaquette de *La Voix de Guernesey*, vers adressés à Garibaldi à l'occasion de sa défaite à Mentana. Lettre *Aux membres de la République de Puerto-Rico* : « La liberté du monde se compose de la liberté de chaque peuple. »

**Tête à l'expression d'épouvante, dessin de Victor Hugo, vers 1864-1869.**



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**1868.** Lettre à la Ligue internationale de paix et de liberté, publiée dans *L'Opinion publique* de Washington. Lettre aux patriotes vénitiens sur Manin, dont on va transférer les cendres de Londres à Venise. Mort de Georges Hugo. Victor Hugo passe deux mois à Bruxelles : naissance d'un second petit-fils, lui aussi prénommé Georges; mort de Mme Hugo. Hugo accompagne le cortège funèbre jusqu'à la frontière française. Il achève *L'Homme qui rit* et adresse deux lettres *A l'Espagne* après la chute de la monarchie de ce pays.

**1869.** Victor Hugo écrit pour un futur recueil de *Théâtre en liberté* : *L'Épée*, *Les Deux Trouvailles de Gallus* et *Torquemada*. Il lance un *Appel à l'Amérique* pour soutenir la Crète et se rend à Genève pour présider le Congrès de la Ligue internationale de paix et de liberté. Voyage de quelques semaines en Suisse, séjour d'un mois à Bruxelles, où vient de naître une petite-fille, Jeanne. Publication de *L'Homme qui rit*. Lettre au président du Comité américain de Londres sur le philanthrope George Peabody. La production poétique reprend son essor.



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**Illustration du peintre français Georges Rochegrosse (1859-1938) pour une scène clé du roman de Hugo, *L'Homme qui rit* (1869). A la Chambre des Lords, le héros, Gwynplaine, que des bohémiens, quand il était tout enfant, ont défiguré en lui agrandissant la bouche au point qu'il paraît toujours rire, stigmatise, sous le ricanement de ses pairs, l'injustice sociale.**

**Frontispice pour une édition de la deuxième version du roman de Victor Hugo, *Bug-Jargal* (1826), d'après Achille Devéria.**

le porte-parole des idées révolutionnaires de sa génération. Dans son poème *Le Siècle*, il suivit les traces de son maître français en s'attachant à évoquer les grandes causes qui préoccupaient les esprits de son temps et parmi elles l'exil de Victor Hugo. Cette attitude était un écho direct de l'humanisme universaliste du poète de Guernesey.

Comment expliquer ce mimétisme ? Il faut se rappeler que le Brésil a connu, du milieu du 18<sup>e</sup> siècle à la fin du 19<sup>e</sup>, les problèmes de croissance, surtout politiques et juridiques, d'une jeune société. Il y eut une véritable mobilisation des consciences à propos des questions d'intérêt national, comme les luttes pour l'indépendance, l'émancipation des esclaves, la guerre avec le Paraguay, la souveraineté du peuple ou l'égalité des nations.

La plupart des jeunes virent en Hugo — l'élu du peuple, le député de Paris —, un guide et un prophète, le défenseur de la liberté et l'apôtre de la justice. Ses déclara-

tions à l'Assemblée et ses grandes synthèses humanistes connurent un immense retentissement.

Aux combats qui se sont livrés au Brésil depuis le siècle dernier pour l'affranchissement de l'homme et l'égalité des droits, Victor Hugo est à jamais mêlé et sa présence est toujours vivante. ■

**JOSE DE SOUZA RODRIGUES, du Brésil, est membre de la Délégation du Brésil auprès de l'Unesco. Ancien attaché culturel de son pays au Pérou, il a été également professeur à l'Université catholique de Rio de Janeiro. Il est l'auteur notamment de *Concretismo* (1978), essai sur la poésie visuelle au Brésil, et d'un ouvrage sur la gravure populaire brésilienne, *El grabado en el Brazil : grabadores populares* (1978).**



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

#### Actes et paroles

**1870.** Victor Hugo répond aux appels d'outre-Atlantique par une adresse *Pour Cuba* et par une lettre *Aux femmes de Cuba* réfugiées à New York. Il poursuit son activité poétique et entame la préparation du recueil les *Quatre Vents de l'esprit*. En juin, son fils Charles et sa famille viennent séjourner à Hauteville-Houise. Devant l'imminence de la chute de l'Empire, Hugo quitte Guernesey le 15 août avec Juliette pour se rendre à Bruxelles, où il attend avec impatience les nouvelles de Paris. Le 4 septembre, la République est proclamée. Le 5, Victor Hugo rentre en France, après un exil de près de dix-neuf ans. Son combat est aussitôt dirigé contre l'ennemi étranger : lettre *Aux Allemands*, suivie de lettres *Aux Français* et *Aux Parisiens*. Publication de la première

**Victor Hugo et la jeune République, lithographie, publiée en 1893, d'Adolphe Léon Willette (1857-1926), peintre et dessinateur français. Ce Hugo/Valjean en père adoptif de la République/Cosette est une image caractéristique de Hugo telle que la propagea la Troisième République et un exemple de la popularité du personnage de Cosette, figure archétypale de l'enfance.**

édition française de *Châtiments*, dont on donne des lectures publiques au profit de la défense de Paris. D'autres lectures publiques sont données au bénéfice des victimes de la guerre. *L'Année terrible* commence à prendre forme devant les événements.

**1871.** Janvier : armistice franco-allemand. Février : élections législatives. Victor Hugo est élu député et gagne aussitôt Bordeaux où siège l'Assemblée nationale. Trois semaines plus tard, intervenant dans un débat sur la validation de l'élection de Garibaldi, Hugo se trouve si violemment contesté qu'il démissionne. La mort subite de Charles l'oblige à rentrer à Paris le jour où se déclare l'insurrection de la Commune. De là, il se rend à Bruxelles pour mettre en ordre la succession de son fils. Son horreur devant la répression brutale dont sont victimes les « communards » le pousse à offrir asile à tous les proscrits de la Commune, prise de position qui lui vaut d'être attaqué la nuit dans sa maison et expulsé du territoire belge. Hugo se réfugie avec son entourage au Luxembourg, puis s'établit à Vianden. Les poèmes de *L'Année terrible* s'accroissent. Fin septembre : ayant appris la condamnation d'Henri de Rochefort, Hugo rentre précipitamment à Paris pour intervenir en sa faveur et en faveur d'autres communards.

## Hugo et Pedro II

« ... Cet homme qui est plus qu'un prince, puisqu'il est un esprit. », ainsi Victor Hugo qualifia-t-il, dans une lettre de 1877, Pedro II, le second et dernier empereur du Brésil, en qui il avait un fervent ami et admirateur.

Cultivé et philosophe, de formation intellectuelle française, Dom Pedro de Alcântara (1825-1891), régna presque un demi-siècle (1840-1889) sur le Brésil qui connut alors une période de progrès social et économique considérable. L'esclavage, notamment, fut aboli en 1888. En Hugo, qu'il commença à lire très jeune, Pedro II voyait le plus grand écrivain français vivant. Et le poète était très sensible à la personnalité intellectuelle autant qu'au libéralisme politique de ce souverain éclairé. Sous le gouvernement de celui-ci, le Brésil fut une terre d'accueil pour un grand nombre d'exilés français.

A la mort de l'un d'eux, Charles Ribeyrolles, Hugo envoya de Guernesey à ses amis du Brésil un message où il déclarait : « Vous êtes des hommes de sentiments élevés et une nation généreuse. Vous avez le double avantage d'une terre vierge et d'une race antique... »

Pedro II allait souvent à Paris. Le 22 mai 1877, soit dix jours après la publication de *L'Art d'être grand-père*, recueil lyrique inspiré en partie par sa familiarité avec ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne, Hugo reçut la visite de l'empereur. Le récit qu'il en a fait a été repris dans *Choses vues*, un ensemble de textes en prose publiés après sa mort. En voici un extrait :

« — En parlant des rois et des empereurs, il dit : *mes collègues*. — Un moment, il a dit : *mes droits*... Il s'est repris. *Je n'ai pas de droits, je n'ai qu'un pouvoir dû au hasard. Je dois l'employer pour le bien. Progrès et liberté !*

Quand Jeanne est entrée, il m'a dit : *J'ai une ambition. Veuillez me présenter à M<sup>lle</sup> Jeanne.*

J'ai dit à Jeanne : *Jeanne, je te présente l'empereur du Brésil.*

Jeanne s'est bornée à dire à demi-voix : — *Il n'a pas de costume.* L'empereur lui a dit : *Embrassez-moi, mademoiselle.* Elle a avancé sa joue. Il a repris : *Mais, Jeanne, jette tes bras autour de mon cou.*

(...) Il m'a parlé d'une façon si grave et si intelligente qu'en nous séparant, je lui ai dit : *Sire, vous êtes un grand citoyen.*

Encore un détail. En lui présentant Georges, je lui ai dit : *Sire, je présente mon petit-fils à votre majesté.* Il a dit à Georges : *Mon enfant, il n'y a qu'une majesté ici, c'est Victor Hugo.* »



Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo

**Victor Hugo et ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne, photographiés en 1881 par A. Melandri. Leur père était Charles Hugo (1826-1871), second enfant du poète, qui épousa en 1865 à Bruxelles Alice Lehaene.**



**1872.** Adèle, fille de Victor Hugo, a sombré dans la démence. Elle est ramenée à Paris et doit être placée dans une maison de santé (elle mourra en 1915). Publication d'*Actes et Paroles 1870-1872* (discours et lettres publiques). Publication de *L'Année terrible*. Le peuple romain envoie en mai une adresse au peuple français, par l'intermédiaire de Victor Hugo; celui-ci donne à son tour une *Réponse aux Romains*. Lettres au président de la Société des écoles laïques et au rédacteur en chef de *l'Avenir des Femmes* pour les encourager dans leur œuvre. Lettre au Congrès de la Paix, à Lugano, sur *l'Avenir de l'Europe*. Hugo retourne à Guernesey et travaille à son nouveau roman, *Quatrevingt-Treize*.

**1873.** Toujours à Guernesey, Hugo se lie avec une jeune fille au service de Juliette, Blanche Lanvin; ce sera son dernier grand amour et il durera plusieurs années. Il écrit des poèmes, achève une première version de son roman et, après un séjour de près d'un an sur l'île, rentre en France. Décembre : mort de son fils, François-Victor.

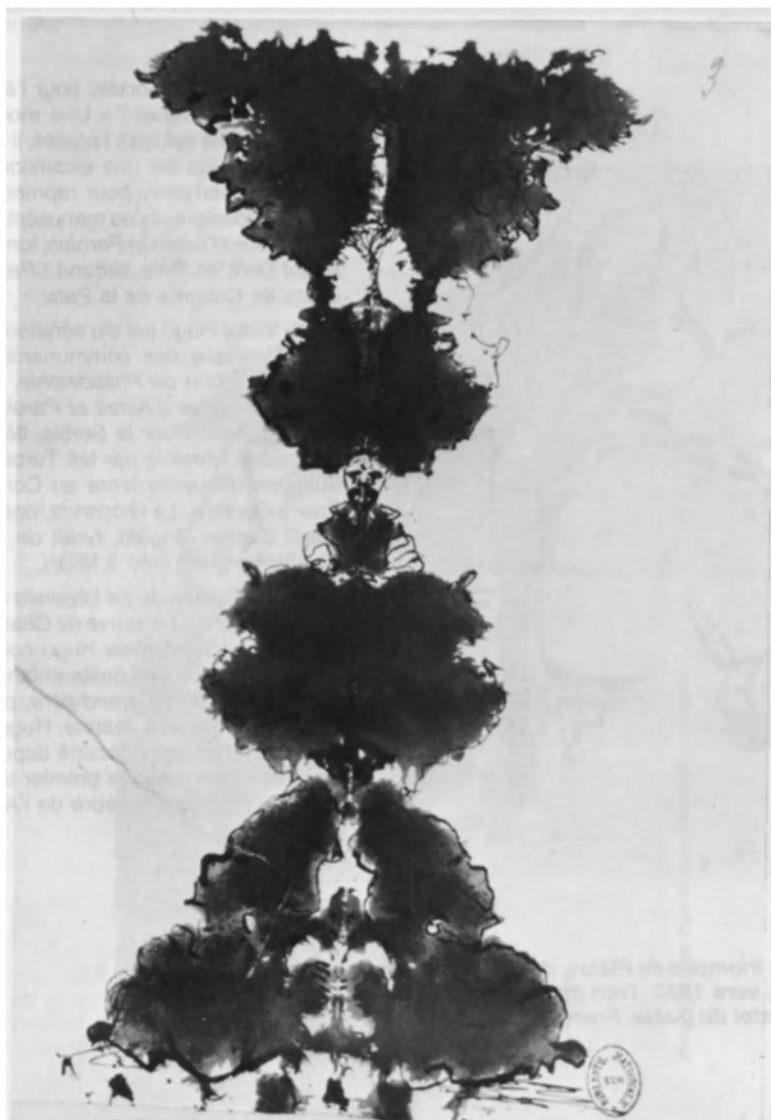
**1874.** Publication de *Quatrevingt-Treize*. Achèvement et publication de *Mes Fils*. Lettre sur *Le Centenaire de Pétrarque*. Lettre au Congrès de la Paix réuni à Genève. Lettre *Aux Démocrates italiens*. Grande production poétique.

Photo © Musées de la Ville de Paris-SPADEM, 1985



« Femme nue sous un manteau et portant une plume à la toque », dessin de Victor Hugo.

# Visite chez le grand Songeur



par Rubén Darío

**J**E suis allé récemment au musée Victor Hugo pour visiter l'endroit et voir si le temple avait ses fidèles. Il est situé dans la maison qu'habita le maître place des Vosges, à Paris. Chacun sait que ce musée a vu le jour grâce à l'estime, l'attachement et l'admiration indéfectibles de M. Paul Meurice, ami et disciple de Victor Hugo. Il s'est donné à cette tâche avec un total enthousiasme et a poussé si loin la minutie qu'on lui a reproché le choix de certains objets, comme cette « molaire que Victor Hugo se fit arracher à telle date. » Pour ma part, je n'ai pas vu cette fameuse molaire.

Dans l'entrée, un grand buste du poète. Aux murs de l'escalier, des tableaux inspirés de ses pièces, de ses poèmes, de ses romans, de sa vie. Puis, un grand nombre d'illustrations de Rochegrosse, de Boulanger, de Jean-Paul Laurens et d'autres, auxquelles succèdent photographies, caricatures, toute la gigantesque iconographie hu-

*Tache d'encre retouchée sur papier plié, par Victor Hugo, dessin situé vers 1850. La tache d'encre symétrique obtenue par pliage de la feuille a été ensuite retouchée à la plume, au gré de l'imagination. On peut voir au centre un personnage en buste et, en haut, le contour de deux têtes de profil accolées. La pratique des taches est attestée avant l'exil et Hugo la poursuivra tout au long de sa vie.*

Photo © Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits, Paris.

► goliienne qui va des premiers temps à la fin, jusqu'à cette admirable tête photographiée par Nadar et peinte par Bonnat qu'on lui voit sur son lit de mort. Des vitrines abritent des objets familiers : ses habits d'académicien, de pair de France, une casquette, une canne superbement ouvragée dont le fourreau porte cette dédicace : *Benito Juárez à l'illustre Victor Hugo*.

On peut voir des médailles, des plumes d'oise, des lettres écrites au poète par des personnalités historiques. Il y a un morceau de « pain du siège », et, dans une boîte, quatre grandes mèches de cheveux qui disent la trajectoire solaire de cette vie.

Cheveux blonds du Collège des Nobles de Madrid; cheveux de l'« enfant sublime » de Paris; cheveux plus sombres de l'auteur d'*Hernani*, du jeune et étincelant champion du Romantisme; cheveux gris du lutteur, des tempêtes de l'Assemblée et des tourbillons politiques; cheveux de *L'Année terrible* et des *Châtiments*; cheveux blancs de Guernesey et de *L'Art d'être grand-père*, cheveux d'argent du vieillard glorieux, du maître universel de la lyre, du vénérable patriarche de la pensée dont la disparition ébranla le monde et dont la dépouille mortelle fut veillée par Paris tout entier dans le plus grandiose des catafalques, l'Arc de Triomphe.

Sur une petite table, quatre encriers et quatre plumes : ceux de Lamartine, de Du-

mas père, de George Sand et de l'hôte de la maison. Hugo, on le sait, aimait à fabriquer de ses mains d'étranges objets et montrait un goût prononcé, bien avant que les Goncourt n'en lancent la mode, pour les chinoïseries et les japonaiseries. On voit dans ce musée une cheminée qu'il a lui-même décorée dans le style oriental et une quantité de panneaux qu'il a coloriés et dorés de sa main avec art et originalité.

Mandarins fantasques, scènes chinoises, bêtes fabuleuses, fragments de pagodes, dragons prodigieux, personnages comiques de l'Empire céleste, fleurs rares, jeux décoratifs faits de lignes et de figures, tous ces panneaux de bois, dont certains sont pyrogravés et polychromes, sont pleins d'une passionnante invention. Tableaux et portraits, encore et encore, sont accrochés aux murs. Mais ce qui attire le regard et capte l'attention, c'est l'œuvre picturale de Hugo.

Nous aurons un livre capital et profond le jour où un artiste-penseur prendra la plume pour dire toute la valeur des conceptions graphiques du plus grand poète français.

Oui, chez Hugo, c'est le peintre qui donne sa vraie et entière dimension à l'extraordinaire personnalité du rimeur puissant et prophétique. Il n'y a guère que chez Turner, chez Blake et, par certains côtés, chez Piranèse, qu'on trouve cette charge de rêve et de mystère qui hante les visions hugoliennes, ces images d'un romantisme

**Cette salle à manger chinoise a été conçue et exécutée par Victor Hugo pour Hauteville Faury, la maison de Juliette Drouet à Guernesey, dont le poète vella lui-même à la décoration. Les panneaux de bois tendre ont été pyrogravés et peints par Hugo. Ce décor occupe l'ancien emplacement du grand salon de Victor Hugo dans sa maison de la place des Vosges à Paris. Cette demeure, où l'écrivain vécut de 1832 à 1848, est devenue depuis 1903, par la volonté de Paul Meurice (1820-1905), poète et ami intime de Victor Hugo, un musée évoquant la vie et l'œuvre de celui-ci.**

éternel et transcendant. Ruines, châteaux fantastiques, fastueux palais d'Orient dignes des *Mille et Une Nuits*, constructions étranges comme autant d'amoncellements symboliques, ciels funestes, clairs de lune irréels, figures d'épouvante nocturne, ombres déformées et explosions de lumière blanche, architectures insensées, résurrections du passé et anticipations de l'avenir, le songe, le cauchemar, l'horreur, le grotesque, l'arabesque, les régions inconnues de l'art, tout cela apparaît dans les œuvres graphiques du créateur prodige. Et si vaste est la façade de la cathédrale littéraire et verbale qu'il a édifiée qu'elle nous cache les festons et les astragales que sa plume, pour se détendre, se plaisait à prodiguer. Il obtenait ses effets étranges en utilisant comme ►



«Toto triomphe de Pista», dessin de Victor Hugo, vers 1832. Toto était le surnom du fils cadet du poète, François-Victor, né en 1828.

#### Actes et paroles

**1875.** Lettre à la Société pour l'amélioration du sort des femmes : « Une moitié de l'espèce humaine est hors l'égalité, il faut l'y faire rentrer. » Hugo fait une excursion d'une semaine à Guernesey pour reprendre des notes, des dossiers et des manuscrits laissés là. Publication d'*Actes et Paroles*, tome premier : *Avant l'exil*, et tome second : *Pendant l'exil*. Lettre au Congrès de la Paix.

**1876.** Victor Hugo est élu sénateur et combat pour l'amnistie des communards. *Discours sur l'Exposition de Philadelphie*. Publication du dernier tome d'*Actes et Paroles* : *Depuis l'exil*. Adresse *Pour la Serbie*, flétrissant les massacres commis par les Turcs contre les Bulgares. Nouvelle lettre au Congrès de la Paix à Genève. *La Gioconda*, opéra de Ponchielli d'après *Angelo, tyran de Padoue* de Victor Hugo, est créé à Milan.

**1877.** Publication de *La Légende des Siècles* (nouvelle série). La veuve de Charles épouse Edouard Lockroy, mais Hugo continuera de vivre entouré de ses petits-enfants. Publication de *L'Art d'être grand-père*, poèmes dédiés à Georges et à Jeanne. Hugo travaille à *L'Histoire d'un crime*, écarté depuis le début de l'exil, et en publie le premier tome. Lettre pour la cérémonie funèbre de l'*Anniversaire de Mentana*.

Photo © Bulloz, Paris. Collections de la Maison de Victor Hugo



V. H.



Photo © Edition Paris Musées-Bibliothèque nationale

**1878.** Publication du second tome de *l'Histoire d'un crime*. Publication du *Pape*. Discours pour *Le Centenaire de Voltaire*. Hugo assiste au Congrès littéraire international où il fait plusieurs interventions, dont le discours d'ouverture et un discours sur la propriété littéraire. Fin juin, le poète est frappé d'une congestion cérébrale qui mettra pratiquement fin à son œuvre créatrice. Il passe quatre mois à Guernesey avec les siens pour se reposer.

**1879.** Publication de *La Pitié suprême*. Nouvelles interventions pour les communards : une amnistie partielle est votée. En mai, Victor Hugo préside un banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage et fait un *Discours sur l'Afrique*. Il se rend à Villequier pour se recueillir sur les tombes de Léopoldine et de Mme Hugo.

**1880.** Publication de *Religions et Religion*. Discours sur *Le Centenaire de Camoëns*. Nouveau discours au Sénat pour une amnistie totale; celle-ci est enfin votée. En août, Victor Hugo préside une cérémonie commémorative de la Société pour l'instruction élémentaire et fait un discours sur *L'Instruction élémentaire* particulièrement favorable à l'enseignement laïque. Publication de *L'Ane*.

**Dessin d'un âne par Hugo accompagné de ces mots : « Ah ça ! décidément, que se passe-t-il après la mort ? » La confrontation de l'âne et du penseur est fréquente chez Hugo. Long de quelque 3 000 vers, *L'Ane* (1880), est un poème philosophique où Hugo fait une revue critique des philosophies et des sciences.**

► autant d'encre diverse tout ce qui tombait sous sa main avide et experte : charbon, café, café au lait, mèche de chandelle noircie par la flamme.

Plus loin, voici le vieux lit dans lequel il mourut, les portraits de ses deux petits-enfants sur la cheminée proche et le pupitre sur lequel, chaque matin de bonne heure, il écrivait debout. On est baigné de cette aura de gloire.

Rares sont les visiteurs. Un ou deux étrangers. Un père qui explique à son fils, à voix basse, le sens des objets et des documents, quelques ouvriers, car nous sommes un dimanche, et deux artistes, d'allure nor-

dique, qui font des croquis dans la salle des dessins.

En sortant de la chambre à coucher, je vois sur une table, protégé par une plaque de verre, un papier dans lequel le poète déclare qu'il appartient à un parti qui n'existe pas encore, mais qui verra le jour au 20<sup>e</sup> siècle, parti d'où naîtraient d'abord les Etats-Unis d'Europe, puis les Etats-Unis du monde. C'est une idée qu'on trouve plus longuement exprimée dans diverses œuvres, surtout dans les pages qu'il a écrites sur Paris. N'oublions pas qu'Hugo était moins le Penseur que le Grand Songeur. ■

**RUBEN DARIO**, pseudonyme de Félix Rubén García Sarmiento, poète, journaliste et diplomate nicaraguayen (1867-1916), chef du mouvement « moderniste » dans la littérature d'Amérique latine, est considéré comme l'un des plus grands écrivains de langue espagnole. Il est notamment l'auteur de *Azul* (Azur, 1888) et de *Cantos de vida y esperanza* (Chants de vie et d'espérance, 1905). Grand voyageur, il envoyait au journal *La Nación* de Buenos Aires de brillants articles, comme ce texte qui parut dans son livre *Opiniones* (1906). Il vécut à Paris presque sans interruption de 1900 à 1914 et son premier maître fut Victor Hugo.

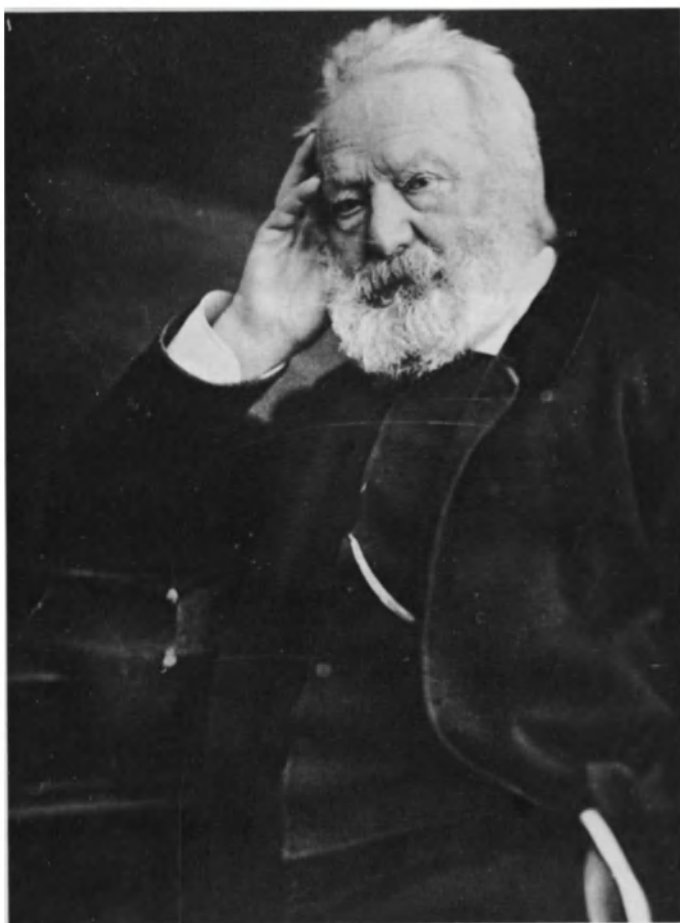


Photo © Exposition Victor Hugo de la Ville de Paris, 1985

**Victor Hugo photographé en 1878 par Nadar (pseudonyme de Félix Tournachon, 1820-1910), photographe, peintre, dessinateur et écrivain français.**

**Catafalque à l'Arc de triomphe pour les funérailles nationales du poète, le 1<sup>er</sup> juin 1885. Il fut veillé par une foule immense. Des délégations de très nombreux pays suivirent le cercueil, placé, selon la volonté de Victor Hugo, dans le corbillard des pauvres, jusqu'au Panthéon, où Hugo est inhumé.**

Photo © Exposition Victor Hugo de la Ville de Paris, 1985



### Actes et paroles

**1881.** L'entrée de Victor Hugo dans sa quatre-vingtième année est saluée par une grande fête populaire au lendemain de son anniversaire; des centaines de milliers de personnes défilent sous ses fenêtres. Publication des *Quatre Vents de l'esprit*. Victor Hugo assiste à la création d'une adaptation théâtrale de *Quatre-vingt-treize* par Paul Meurice.

**1882.** Publication de *Torquemada*. Dernière prise de position importante de Victor Hugo : le journal *Le Rappel* publie en juin son adresse sur *Les Juifs et la Russie* au sujet de récentes persécutions antisémites.

**1883.** Mort de Juliette Drouet. Publication de *La Légende des Siècles* (série complémentaire). En été, Hugo voyage en Suisse avec sa belle-fille et ses petits-enfants. Publication de *L'Archipel de la Manche*, texte destiné au départ à servir de préface aux *Travailleurs de la mer*; c'est le dernier livre que Hugo publie de son vivant.

**1884.** Mars : brève adresse pour fêter l'abolition de l'esclavage dans une province du Brésil. Avril : lettre au banquet commémoratif de l'anniversaire de l'indépendance de la Grèce. Mai : Hugo assiste au concert où Saint-Saëns dirige son *Hymne à Victor Hugo*. Septembre : il voit pour la dernière fois la mer, à Veules-les-Roses. Novembre : Victor Hugo visite l'atelier de Bartholdi où il voit la statue de *La Liberté éclairant le monde* destinée à New York.

**1885.** Le 22 mai, à la suite d'une courte maladie, mort de Victor Hugo. Funérailles nationales. Hugo laisse après lui une masse considérable d'inédits dont la plus grande partie, cent ans plus tard, aura été publiée. ■

**EVELYN BLEWER**, des Etats-Unis, est une spécialiste de Victor Hugo. Diplômée de l'Université de Yale, elle a fait aussi des études à Paris. Elle a édité un choix de lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo, *Lettres à Victor Hugo* (1985), et, en collaboration avec Jean Gaudon, *La Fin de Satan* de Victor Hugo (1984).

# Caramba !

par Severo Sarduy

**M**AIS que reste-t-il de Victor Hugo, au-delà d'un nom attrapé entre deux dates, de ces deux petits pré-noms de chacun deux syllabes qui sonnent comme des hochets, comme de petites cymbales dans les mains d'un dieu moqueur ? Que reste-t-il, entre l'image de l'« enfant sublime », un blondinet au regard narquois, serré dans un gilet de soie impeccable, et le vieillard homérique qui tient sur ses genoux deux petits enfants joufflus et rigides comme des poupées mécaniques ?

La maîtrise technique ? Si l'on tient compte du fait que les plus grands livres ne sont pas forcément des livres spectaculairement écrits, de nos jours, elle n'est plus de mise.

L'attitude humaniste, libertaire ? Aujourd'hui le pouvoir n'est qu'un effet de langage, et l'on sait que, précisément avec le même vocabulaire hugolien, accommodé bien sûr aux sauces les plus diverses, on a écrit des hymnes nationaux dignes de la zarzuela : un fond sonore strident pour couvrir les cris des torturés.

Il reste, à y bien réfléchir, une chose : ni les prouesses techniques ni le lyrisme, ni toute la gamme des tonalités majeures;

mais plutôt la vivacité matérielle de la révolte : la violence charnelle de la provocation.

Car il arrive que l'emphase hugolienne soit voisine de la colère, du blasphème ou du rôle amoureux. Alors la langue prend corps — au lieu des fusées, la rugosité, une rugosité quasi claudélienne —; et le babil idéaliste fait place à la parole coupante — le torrent peut devenir célinien —, et le rut de l'histoire traverse le texte. C'est vrai que Victor Hugo a bercé de beaux sentiments toute une génération bourgeoise; mais il est vrai également que son discours travaille, déniaise, désaliène, comme celui de Lucrèce. Ronge ce qu'il maintient.

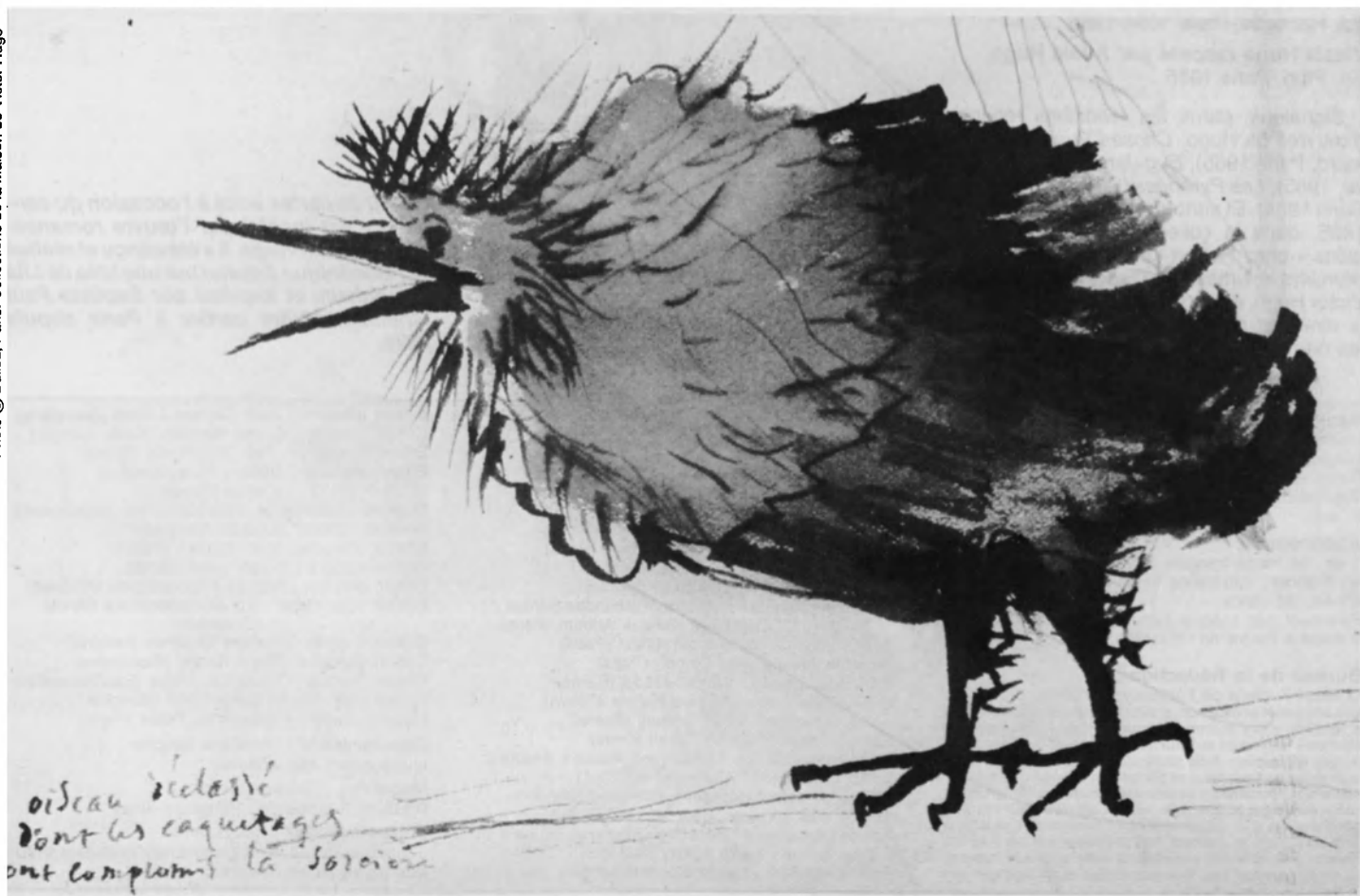
Cette subversion et cette force n'existent plus. Nous sommes tous, absolument tous, des écrivains gestionnaires, institutionnels, moribonds.

Et c'est dommage. Caramba ! ■

---

**SEVERO SARDUY**, écrivain cubain vivant en France, est l'auteur de romans, de poèmes et d'essais. Il a publié notamment *Cobra* (1972), *Barroco* (1975) et *La doublure* (1982). En 1986 doit paraître un nouveau roman, *Colibri*.

*Dessin de Victor Hugo avec cette légende autographe: « Oiseau déclassé dont les caquetages ont compromis la sorcière. »*



## Lectures

**Victor Hugo, dessins et lavis**  
par Jacqueline Lafargue  
Ed. Hervas, Paris 1983

**Victor Hugo**  
**Poèmes choisis et présentés**  
par Jean Gaudon  
Ed. Flammarion, Paris 1985

**Victor Hugo et le roman visionnaire**  
par Victor Brombert  
Ed. PUF, Paris 1985

**Pleins feux sur Victor Hugo**  
par Arnaud Laster  
Ed. Comédie-Française, Paris 1981

**Lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo 1833-1882**  
Texte établi et annoté par Evelyn Blewer.  
HAR/PO, Paris 1985

**Victor Hugo**  
**1802-1843 — 1844-1870**  
par Hubert Juin  
Ed. Flammarion, Paris 1984

**Victor Hugo**  
par Alain Decaux  
Ed. Perrin, Paris 1984

**L'extraordinaire métamorphose**  
**ou cinq ans de la vie de Victor Hugo**  
**1847-1851**  
par Jean-François Kahn  
Ed. du Seuil, Paris 1984

**La vie prodigieuse de Victor Hugo**  
par Pierre Gamarra  
Ed. Messidor/Temps actuels, Paris 1985

**Hugo l'homme des misérables**  
par Jean-Louis Cornuz  
Ed. Pierre-Marcel Favre, Paris/Lausanne, 1985

**Olympio ou la vie de Victor Hugo**  
par André Maurois  
Ed. Hachette, Paris 1984-1985

**Victor Hugo raconté par Adèle Hugo**  
Ed. Plon, Paris 1985

Signalons, parmi les rééditions récentes d'œuvres de Hugo, *Choses Vues* (Ed. Gallimard, Paris 1985), *Bug-Jargal*, (Edito, Genève, 1985), *Les Pyrénées* (Ed. La Découverte, Paris 1984). Et surtout la parution, en octobre 1985, dans la collection de poche « Bouquins » chez Robert Laffont à Paris, des dix premiers volumes des *Œuvres complètes* de Victor Hugo, édition de référence établie sous la direction de Jacques Seebacher d'après les manuscrits originaux.



## Une médaille de l'Unesco

A l'occasion du centenaire de la mort de Victor Hugo, l'Unesco a fait frapper, dans les ateliers de la Monnaie de Paris, une médaille en or, argent et bronze, qui a été réalisée par l'artiste française Louisette-Jeanne Courroy.

Sur son avers figure un portrait de Victor Hugo à l'âge de cinquante ans avec cette inscription : « V. Hugo 1802-1885 Unesco 1985 ». Au revers, on voit un arbre agité par la tempête et l'inscription : « C'est par la fraternité qu'on sauve la liberté », phrase prononcée par Hugo lors de son retour d'exil à Paris en 1870.

Pour tous renseignements concernant la vente de cette médaille ainsi que celles éditées antérieurement dans la série des anniversaires de personnalités éminentes, prière de s'adresser au Programme philatélique et numismatique de l'Unesco, 7 place de Fontenoy, 75700 Paris.

## Expositions

Parmi les diverses expositions consacrées à Victor Hugo à l'occasion du centenaire, il faut en signaler trois, organisées à Paris, qui contribuent à approfondir notre connaissance du poète et dont les catalogues sont des sommes remarquables : « La gloire de Victor Hugo » (Galeries nationales du Grand Palais, 3 octobre-6 janvier 1986), vaste bilan de la figure mythique hugolienne; « Soleil d'encre » (Musée du Petit Palais, 3 octobre-5 janvier 1986) où l'on peut voir, avec une centaine de manuscrits originaux et plus de trois cents dessins originaux, le créateur à l'œuvre; et « Victor Hugo et la photographie » (Musée d'art et d'essai-Palais de Tokyo, à partir du 22 novembre 1985).

## Jeu de cartes



Photo © Baptiste Paul Grimaud, Paris

*Ce jeu de cartes édité à l'occasion du centenaire est inspiré par l'œuvre romanesque de Victor Hugo. Il a été conçu et réalisé par Dominique Asselot sur une idée de Lila Oppenheim et imprimé par Baptiste Paul Grimaud, Maître cartier à Paris depuis 1848.*

### Ventes et distributions :

Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.  
Belgique : Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, Bruxelles 6.  
Reproduction sous forme de microfiches : 150 francs (1 an).

### Abonnement

1 an : 68 francs français. 2 ans (valable uniquement en France) : 120 francs français. Reliure pour une année : 52 francs.  
Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets à l'ordre de : l'Unesco.

### Bureau de la Rédaction :

Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, France.  
Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la rédaction. Les titres des articles et les légendes des

photos sont de la rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations-Unies.

**Rédacteur en chef adjoint :** Olga Rödel

**Secrétaire de rédaction :** Gillian Whitcomb

**Rédacteurs :**

Edition française : Alain Lévêque  
Neda el Khazen (Paris)

Edition anglaise : Howard Brabyn  
Roy Malkin (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos  
Jorge Enrique Adoum (Paris)

Edition russe : Nikolai Kouznetsov (Paris)  
Edition arabe : Sayed Osman (Paris)

Edition allemande : Werner Merkli (Berne)  
Edition japonaise : Seiichi Kojima (Tokyo)

Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)  
Edition hindie : Rajmani Tiwari (Delhi)

Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)  
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)

Edition persane : Hossein Razmdjou (Téhéran)  
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)  
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)

Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)

Edition catalane : Joan Carreas i Marti (Barcelone)

Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Edition coréenne : Paik Syeung-Gil (Séoul)

Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa  
(Dar-es-Salaam)

Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate,  
slovène : Vitimir Sudarski (Belgrade)

Edition chinoise : Shen Guofen (Pékin)

Edition bulgare : Goran Gotev (Sofia)

Edition grecque : Nicolas Papageorgiou (Athènes)

Edition cinghalaise : S.J. Sumanasekera Banda  
(Colombo)

Edition finnoise : Marjatta Oksanen (Helsinki)

Edition suédoise : Inger Raaby (Stockholm)

Edition basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastián)

Edition thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)

Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)

**Documentation :** Christiane Boucher

**Illustration :** Ariane Bailey

**Maquettes :** Georges Servat

**Promotion-diffusion :** Fernando Ainsa

**Projets spéciaux :** Peggy Julien

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.



